

EUG. LECAT

Les Étapes

POÈMES

1914-1918

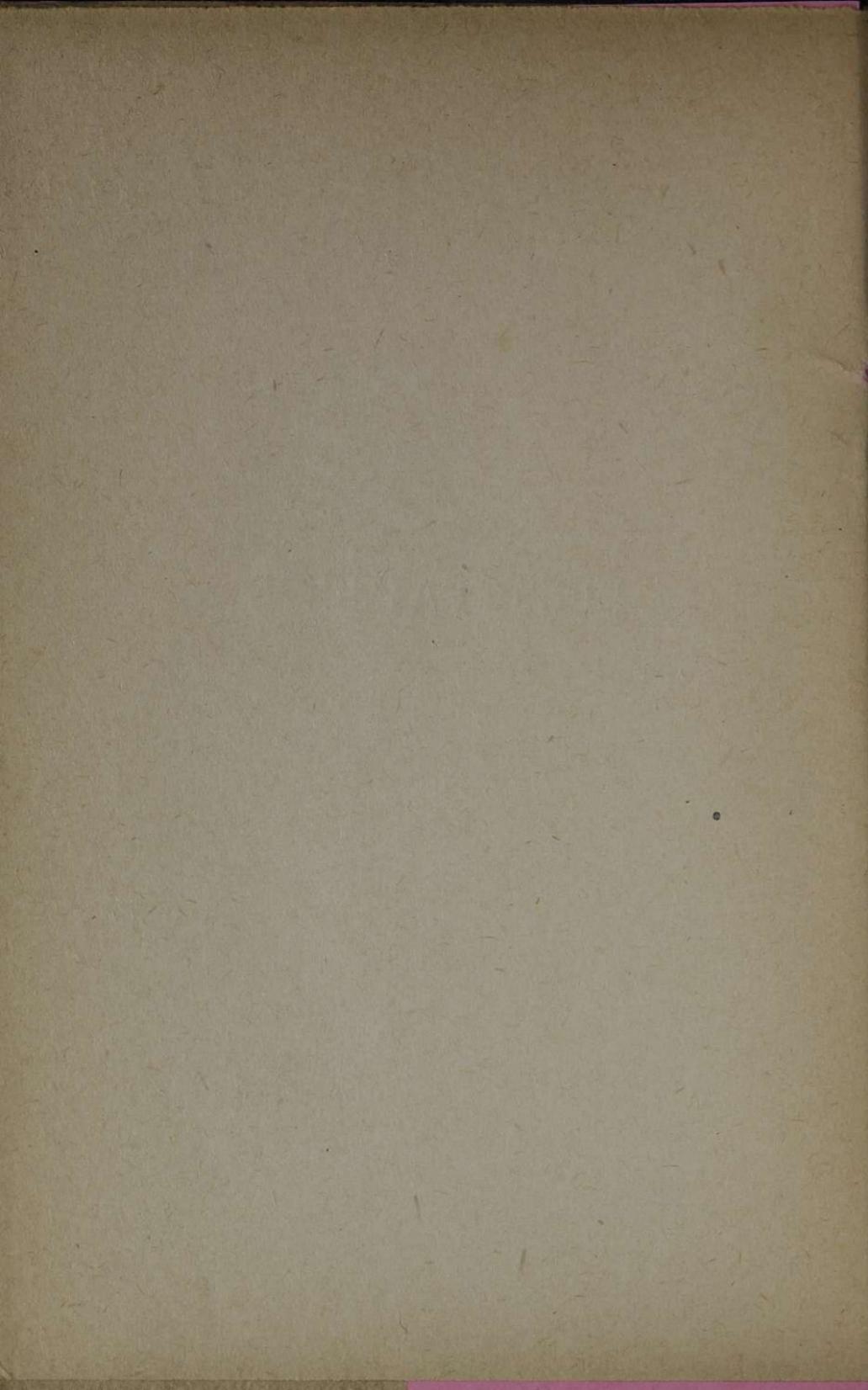
DEUXIÈME ÉDITION



BRUXELLES
GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI, ÉDITEUR
RUE DE LA LIMITE, 21

ML
A
6871

LES ÉTAPES



EUG. LECAT

Les Étapes

POÈMES

1914-1918

DEUXIÈME ÉDITION

BRUXELLES
GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI, ÉDITEUR
RUE DE LA LIMITE, 21

N° 

*Il a été tiré de cette édition cinq cents exemplaires,
numérotés de 1 à 500.*

A paraître incessamment :

Au Foyer, poèmes.

Au Royaume d'Argynes, féerie en 3 actes et en vers.

Dom Placide, drame en 1 acte et en vers.



AU ROI

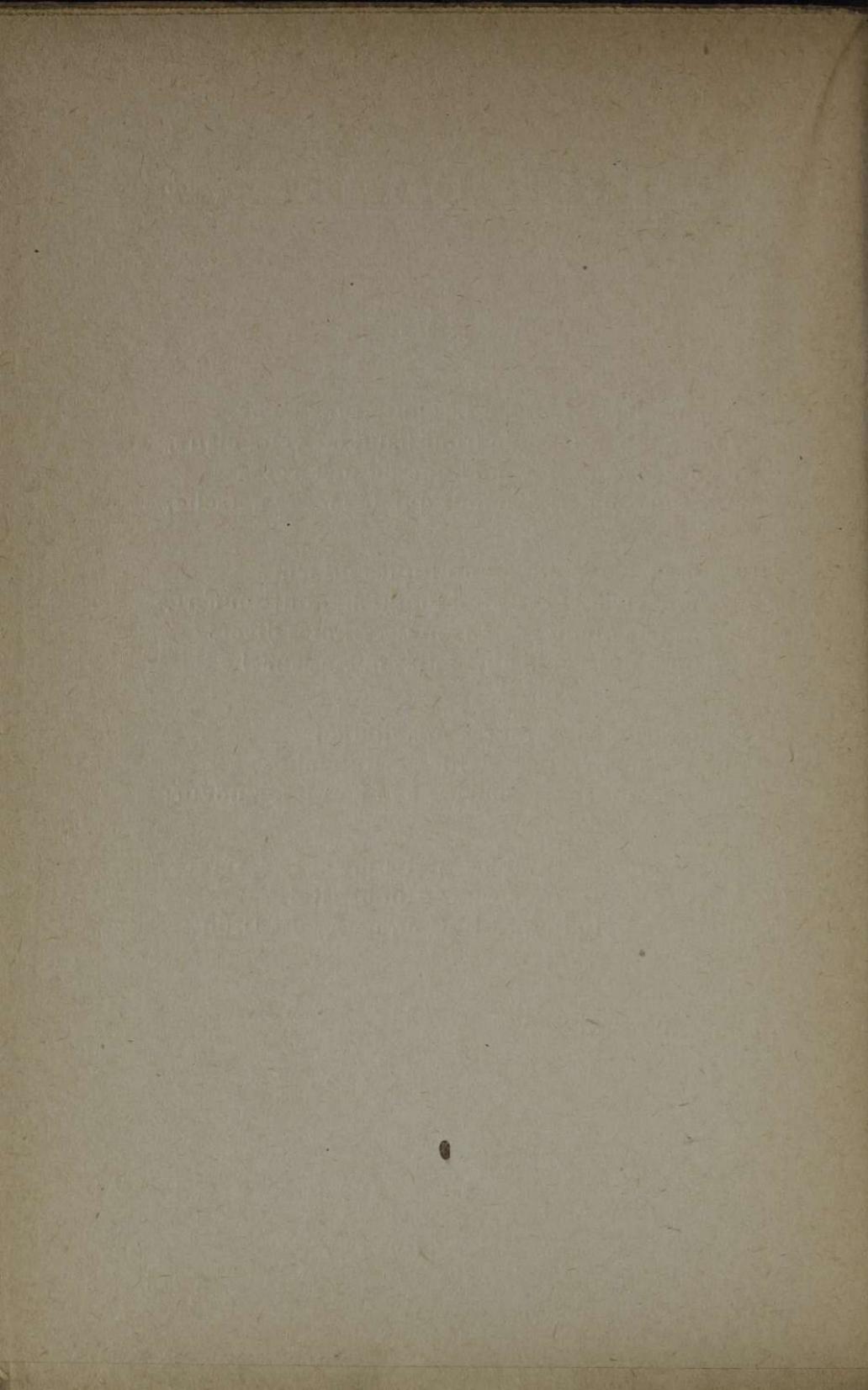
EN modeste servant de ta gloire sans tache,
J'ose venir vers toi le front haut, les yeux clairs,
T'apporter le présent modique de mes vers,
Comme un long cri d'amour qui de moi se détache.

La souffrance a scellé de multiples attaches
Entre mon cœur et ceux qui longtemps ont souffert,
Mais j'ai fait ondoyer dans mes rythmes divers
Une flamme d'espoir qui, folle, m'empanache.

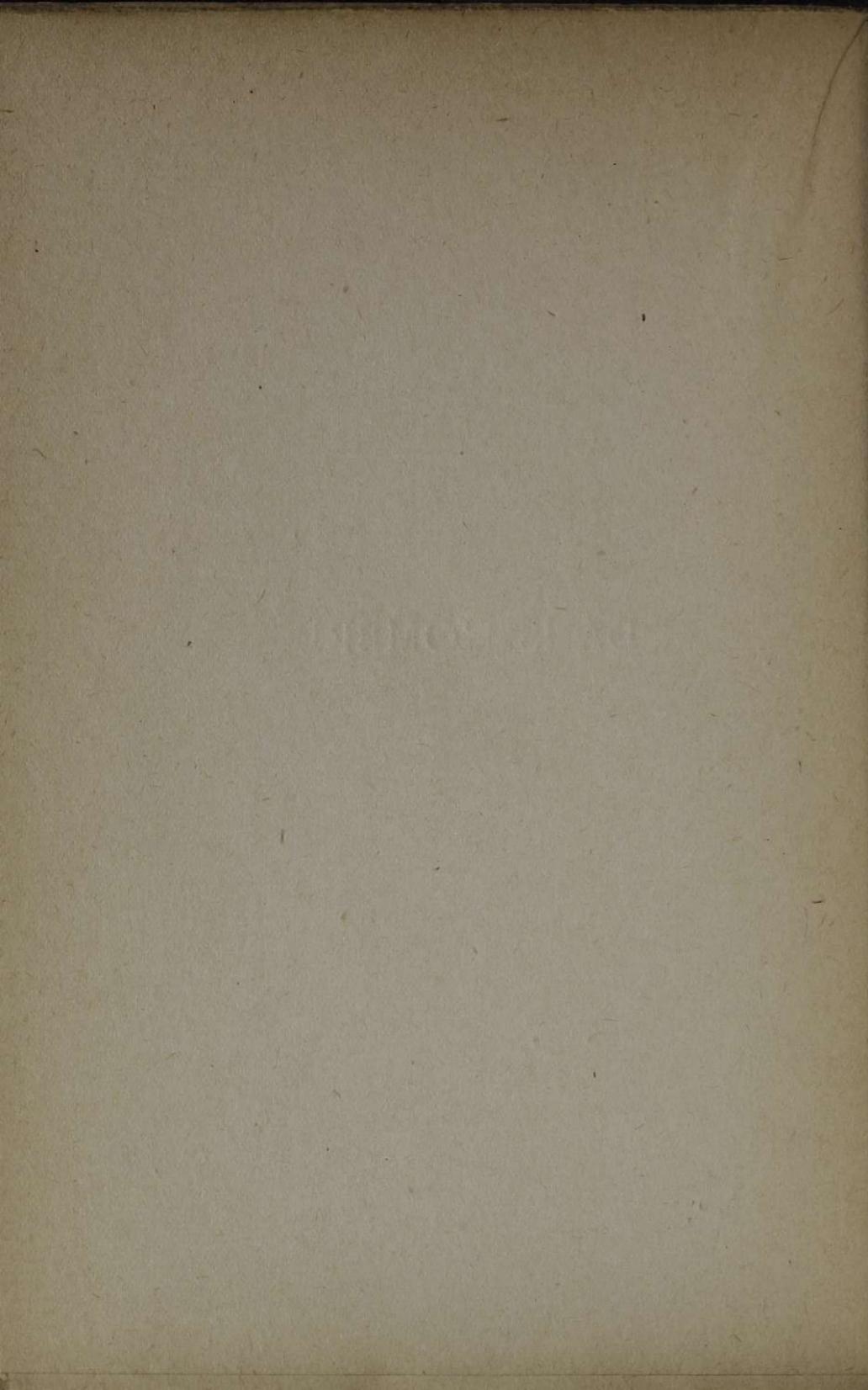
Toi qui participas à toutes nos douleurs,
Et sus, de nos vertus, vieilles et tutélaires,
Faire un manteau de pourpre à ta jeune splendeur;

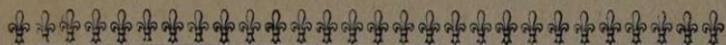
Malgré les temps troublés, je t'aime et te révère,
Et veux te dédier mes vers, ô noble Roi,
Symbole de l'Honneur, du Courage et du Droit.

10 novembre 1918.



DANS L'OMBRE





LA NUIT D'AOUT

(4 août 1914)

Les Nuits. (A. DE MUSSET.)

LE POÈTE

MUSE, mon cœur tressaille étrangement ce soir.
Les troupeaux sont rentrés et les vallons sont
Le grand soir violet s'épanche sur les choses, [noirs,
La nature aux cent voix se tait et se repose,
La brume vespérale enlace les coteaux
Et, languissante, traîne au loin sur les terreaux
Où s'allume soudain l'œil vif d'une chaumière.
Autour de soi, l'on sent un besoin de prière,
Une bonté touchante, éparse dans l'air pur,
Flotte, montant de terre et tombant de l'azur.
Oh! soir profond! où l'heure est faite de silence
Et de douceur, de paix subtile et de clémence,
Où rien ne souffre, où rien ne pleure, où l'on sent
Que l'idéal caché de l'homme est dans le bien. [bien
Oh! soir paisible et doux qui parle d'espérance,
Qui chante le travail, la vertu, l'innocence
Et fait rêver aux soirs promis d'un âge d'or!
Muse, voilà pourquoi le cœur me bat si fort;
Un sang impétueux s'élançe dans mes veines,
Je sens dans les poumons s'oppresser mon haleine,

Un transport me saisit qui fait trembler ma voix,
J'ai besoin de chanter, je suis heureux, j'ai foi
Dans une humanité supérieure et sereine,
Et je veux la chanter. ô ma Muse, ô ma Reine !

LA MUSE

Voici ta Muse, ô mon ami,
Toi dont le cœur épanoui
Exhalait un amour fidèle ;
Toute la vie espère en toi,
Aussi, quand j'entendis ta voix,
Je vins vers toi d'un grand coup d'aile.

Je te reviens ainsi qu'aux jours
Où tu pleurais dans les amours
Et les passions de jeunesse.
Oui, tu recherchais la douleur,
Tu broyais à plaisir ton cœur,
Au lieu d'y puiser l'allégresse.

Et moi, ta Muse, ô mon ami,
Je te laissais jeter ces cris
Épuisant la force et la vie,
J'avais pitié de tes vains pleurs
Et ne cherchais que le bonheur
D'être ta sœur et ton amie.

Ainsi se consumaient les jours.
Et maintenant, juste retour,
L'immanente beauté t'attire.

Hélas! Poète, il n'est plus temps,
L'univers te dicte des chants
Qui doivent grincer sur ta lyre!

LE POÈTE

Muse, ma seule amie, oh! quel sévère accent!
Quelle douleur t'étreint quand le soir ionncent
Apaie le regard du ciel sur la nature,
Qu'un souffle parfumé caresse la verdure,
Et que moi, ton ami, ma Muse, je t'attends?

Pourquoi t'abandonner à ces vaines tristesses
Et regretter les jours heureux de nos caresses?
Si parfois, j'ai pleuré dans des jours de bonheur,
Les pleurs que j'ai versés m'ont épuré le cœur,
Ils pleuraient les combats d'une ardente jeunesse.

Mais que sont ces vains cris d'un fugitif moment?
Le monde autour de nous palpite éperdument,
Dans le bonheur, dans le travail, dans la clémence,
Cycle éternellement jeune où tout recommence,
Et ce monde idéal, j'y veux donner mes chants.

LA MUSE

Écoute-moi, mon cher Poète;
Pardonne à ta Muse inquiète
De ne pas se joindre à tes chants,

Ta lyre doit rester muette,
L'oiseau se tait dans la tempête.
Non, pour chanter, il n'est plus temps.

Non, mon Poète, il n'est plus temps,
Notre univers a ses autans,
Comme l'océan a ses houles;
Le temps marque de sombres jours,
C'est l'anathème sur l'amour,
C'est l'anathème sur la foule.

Et tu voudrais, l'âme ravie,
Chanter les bonheurs de la vie
A l'heure où souffle le destin?
Les hommes fous ont crié : « Guerre! »
Brisant leurs bonheurs éphémères,
Dispersant leurs foyers éteints.

Humbles trésors, saintes familles,
Tout est en poudre et s'éparpille
Au vent mortel qui fond sur nous.
Chasse ton rêve, ô mon Poète,
Laisse choir ta lyre muette
Et viens pleurer à mes genoux.

LE POÈTE

Ma Muse, est-ce toi, qui fus consolatrice,
Qui m'apportes ce soir un si cruel calice?

Quoi ! ce rêve si cher à mon cœur innocent
N'est qu'un mirage vain, qu'un songe décevant,
Le rêve d'un poète, hélas ! rien qu'un poème !
Non, je ne te crois pas ; je crois à ce que j'aime,
Et garde enseveli ce rêve dans mon cœur.
Oui, je crois au bonheur, à l'innocence, à la candeur.
Le mal n'est pas, je le sens bien, et vois, ma Muse :
Dans le portail du ciel profond l'étoile fuse,
Tel un flambeau sacré, sa paix tombe sur nous ;
Dans la chaumière au loin, des enfants, à genoux,
Murmurent leur prière au Dieu qui nous gouverne,
Et dans l'ombre, les vieux lentement se prosternent,
Tandis qu'un vent du soir enlace les épis.
Vois, l'arbre du chemin berce en tremblant les nids
Où s'endorment à deux de charmantes fauvettes !
Comment croire au malheur alors que tout reflète
L'éternelle tendresse et que, pour nous charmer,
Un rossignol au loin chante la joie d'aimer.

LA MUSE

Bonheur : folie ! Amour : mensonge !
Le mal inévitable ronge
L'humanité qui se maudit.
Des frères tombent, le sang coule,
Le feu dévore de sa houle
Et le palais et le taudis.

Sous le pas du soudard infâme
Saignent vieillards, enfants et femmes.

Et tout s'écroule et disparaît.
Le fléau passe, c'est la guerre,
Et l'écho redit ce tonnerre.
La sombre mort fait ses apprêts.

Viens, sur les villes sinistrées,
Sur ces campagnes atterrées,
Que je t'emporte dans mon vol.
Tu verras du haut des nuages
La flamme pourpre du carnage
Courir et labourer le sol.

Et tu verras, pauvre Poète,
Se dresser la douleur muette
Où tu voulais voir le bonheur.
Et l'enfant, dont la voix touchante
Disait sa prière innocente,
Vers le ciel jette un cri d'horreur.

LE POÈTE

Tes blonds cheveux épars dans le vent qui t'enlève
Me caressent le front comme une flamme d'or,
Et mon cœur anxieux à grands coups se soulève
En te suivant, pâle et défait, dans ton essor.

Des désastres futurs, l'heure serait sonnée ?
Et là-bas, au delà des horizons nouveaux,
Devrais-je contempler de sombres destinées
Qui disloquent la pierre et forgent des héros ?

Voilà les bois touffus dont les cimes se meuvent,
Des pâturages verts, des blés en nappes d'or,
Des clochers, des maisons... voilà le large fleuve,
Voilà du feu... voilà du sang, voilà des morts !

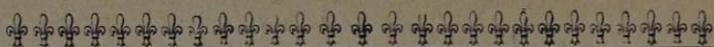
Des morts ! nos premiers morts ! ô gloire, à toi Patrie,
Qui pétris d'aussi nobles enfants dans ton sein,
Reçois mon cri d'amour devant ces chairs meurtries,
Le nom de ces héros nous est doublement saint.

Non ! je n'y croyais pas, Muse, à tes cris d'alarme.
Au lieu d'agir, je me berçais d'un songe vain.
Assez de cris, de pleurs, mais des armes, des armes,
Que mon sang à son tour baigne le sol divin.

Afin que, valeureux, je lui rende à la terre,
Le trésor de vertu dont elle m'a nourri,
Et que mon sacrifice ardent et volontaire
Fasse bondir d'amour son grand cœur attendri.

Mais je ne jette pas, Muse, ma jeune lyre,
J'y veux chanter encore en de funèbres cris,
Et mes doigts y feront grincer l'âpre satire,
Pour la honte des rois cloués au piloris

Je veux leur distiller tout le fiel de ma haine,
Je veux les bafouer comme des scélérats.
Je veux aussi bercer nos douleurs surhumaines,
Et chanter ma Patrie et chanter nos soldats.



PAROLES D'UNE MÈRE

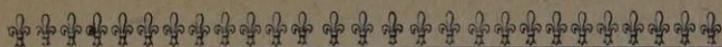
PRENDS ton fusil bronzé qui pend à la fenêtre.
Endosse ton sac brun, serre ton baudrier,
Et va, mon fils, sois fort ! Protège ton foyer,
La maison, le jardin, le sol qui t'a vu naître.

La Patrie aux bras forts a besoin de ton être.
A notre juste droit donne-toi tout entier,
Pour conserver intact le bien de nos ancêtres,
Et garde dans ton cœur l'enthousiasme altier.

S'il fallait sur l'autel sanglant que tu succombes,
Sois cependant serein jusqu'au bord de la tombe,
Lumineuse moisson d'un immortel été.

Sois heureux ! Nous aurons pour nous juger l'His-
Où quelqu'un redira peut-être notre gloire, [toire,
Où l'enfant puisera l'indomptable fierté.

Août 1914.



SOIR D'AUTOMNE

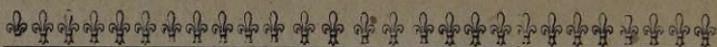
UN ciel tendre s'étend sur l'horizon clément,
Le silence et la nuit se posent sur les êtres,
La nature se vêt d'un immense bien-être
Et la douce bonté descend du firmament.

Mais prends garde, bourgeois! Cette nature ment.
Écoute! Une clameur monte qui te pénètre,
Et soudain le canon jette sa voix de maître,
Et le ciel dans le soir s'emplit de hurlements.

C'est le combat, au loin, derrière les collines.
C'est le meurtre, le viol, blessés qu'on assassine,
Villages mis à feu par les Prussiens sanglants.

Ce soir, des hommes forts, des maris et des pères,
Seront tordus, broyés, saignants dans la poussière,
Et l'horreur de la mort rouvrira leurs yeux blancs.

Septembre 1914.



DEVANT UN CANON CAPTURÉ

O MONSTRE, il couve en toi d'inextinguibles haines.
Ton corps gris et trapu semble prêt à bondir,
Et par ta gueule ouverte au ciel tu veux vomir
Le blasphème hideux de ta puissance vaine.

Ah ! dans les jours passés, que sous ta chaude haleine,
La forge des combats devait battre et rugir,
Lorsque tu mâchonnais la mort à bon plaisir,
Implacable broyeur d'existences humaines.

Mais ces jours ne sont plus. Et j'évoque les braves
Qui, dans leur brusque assaut, brisant toutes entra-
Ont fait taire à jamais ton rugissant gosier. [ves,

Devant toi, maintenant, un enfant joue et chante ;
Le bourgeois passe et rit, mais la mère tremblante,
Évite les regards de tes boulons d'acier.

LE SAC DE LOUVAIN

Par ordre de l'Empereur, l'Hôtel de Ville de Louvain a été épargné.

LE POÈTE

O VENT fougueux qui vient secouer ma maison,
Dis-moi, quelles lueurs découpent l'horizon ?
Est-ce une étrange aurore, est-ce une ample fournaise
Qui mange le ciel noir de ses langues de braise ?
Vent fougueux, dis-le moi.

LE VENT

C'est une double horreur,
C'est une ville en feu qui se tord et qui meurt,
Levant ses bras fumants dans le ciel d'améthyste.

LE POÈTE

J'entends une rumeur sourde, effrayante et triste !

LE VENT

C'est le peuple qui fuit et ses cris de douleur,
Chassé par l'aiguillon farouche de la peur,
Chargé du saint fardeau des enfants et des femmes.

LE POÈTE

Dis-moi, que brûle-t-on dans cette ville en flammes ?
Et de quel bois est alimenté le bûcher
D'où ton haleine avait hâte de s'arracher ?

LE VENT

J'ai vu se consumer la chair et la science.

LE POÈTE

Horreur ! Brûlés par qui ?

LE VENT

L'ombre et l'inconscience.

LE POÈTE

Et pour quelles raisons ?

LE VENT

Hélas ! nul ne le sait !

Mon souffle le demande à ce qui disparaît,
 A l'enfant qui se meurt, aux femmes qu'on égorge,
 Parmi l'embrasement, pareil au feu des forges,
 Aux hommes qu'on fusille en groupe au fond des
 A l'arbre qui s'allume, à l'animal qui court, [cours,
 A l'eau noire écumeuse et qui tremble, à la terre,
 Aux murs épais croulant comme un bord de cratère :
 Hélas ! nul ne le sait. Personne ne répond,
 Et les siècles futurs encore en parleront
 Ainsi que d'un sanglant et ténébreux mystère.

LE POÈTE

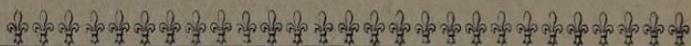
La justice et le droit ainsi croulent à terre,
 L'humanité paraît un mot sinistre et vain.
 Dis-moi, tout est détruit de ce qui fut Louvain ?

LE VENT

Non pas ! Il reste encore une sublime épave,
 Un monument hardi, puissant comme une étrave,

Témoin des anciens jours, gage des temps passés,
Gardien des droits civils sur les siècles dressé
Comme un dogme infrangible, il monte dans l'es-
Et que t'importe alors, Poète, ce qui passe : [pace.
La maison qui s'écroule, un cerisier qui meurt,
Et la mort qui se dresse en feu dans les clameurs,
Quand brille dans le ciel cet éclatant symbole ?
Ce monument te parle en sublimes paroles,
Et, reproche à jamais dressé vers le plus fort,
Sacre l'éternité du Droit devant la Mort.

Septembre 1914.



LA RETRAITE

HÉLAS! Anvers tombait! Sombre jour de l'histoire!
L'armée était vaincue et s'enfuyait sans gloire,
Poussant par les chemins ses bataillons détruits.
On allait tout le jour et l'on allait la nuit
Au plus vite. Rompus, sanglants, hagards et pâles,
Les hommes n'avaient plus dans la gorge qu'un râle
Et, doutant de leurs chefs, ils doutaient du Drapeau.
Sans espoir, ils allaient ainsi qu'un vil troupeau,
Abandonnant aux champs les caissons, les bagages.
Il leur venait parfois de soudains cris de rage
En se voyant tout seuls dans leur terrible sort
Et n'ayant nul salut si ce n'était la mort.
Des régiments entiers fuyaient à la frontière
Avec chefs et drapeaux. Oh! la honte dernière!
Alors, un soir lugubre, un sombre et triste soir,
Alors qu'était bien loin le tout dernier espoir,
Que le pays mourait, broyé dans son armure,
Etouffé, tout saignant par ses mille blessures,
Que semblaient pour toujours la justice et le droit,
Un homme se dressa soudain, c'était le Roi!
Le Roi! simple héros aux espoirs pacifiques
Cœur pétri de justice et de courage antique,

Fidèle en le malheur, grand dans l'adversité !
Il voyait devant lui, comme un fleuve irrité,
Tumultueusement s'écouler son armée,
Pantelante, lugubre, éparse, décimée,
Et son cœur se serrait dans l'angoisse et l'horreur.
Miracle de vertu, puissance de l'honneur,
Cet homme presque seul tenait sous la tempête,
Et jusqu'au bout voulant arrêter la conquête
Comme un père attentif ranimait ses soldats.
On le voyait partout partageant les repas,
Rendant l'espoir à l'un, donnant courage à l'autre,
Et prêchant le Devoir, la Patrie, en apôtre.
Sous son œil vigilant l'effort s'organisait,
Le souvenir des deuils sous sa voix s'apaisait,
Chaque homme retrouvant la divine étincelle,
S'en allait plein d'ardeur vers une aube nouvelle,
Et ces soldats tremblants et ces vaincus d'hier,
Devenus des grognards héroïques et fiers,
Ayant au fond du cœur la dernière espérance,
S'apprêtaient à former la sublime défense,
Et le monde attentif, haletant, interdit,
Se penchait étonné devant ces tout petits.

SOURIRE DE PRINTEMPS

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent, haletants.

TH. GAUTIER.

TANDIS qu'aux œuvres meurtrières
Les hommes courent, haletants,
Dans la nature nourricière
Se lève en secret le Printemps.

Dans les champs vastes où résonne
Encor l'ardeur des longs combats,
Il jette à foison anémones,
Pâquerettès et gazon bas.

Sur les ruines du village
Criblé d'obus, noirci de feu,
Il parsème comme un mirage
L'herbe et le myosotis bleu.

Le clocher brûlé de l'église,
Où sonnaient Pâques dans le temps,
Porte au ciel bleu comme une frise
Un rang joyeux de moineaux francs.

Là-bas aussi dans le bocage
Où le sang coula par ruisseaux,

Chante l'aimable babillage
De la fontaine et des oiseaux.

Sur les œuvres dévastatrices
Le soleil met son œil joyeux,
Et la terre consolatrice
Reverdit toujours sous les cieux.

Et des sillons suivant la trace,
Passe en semant le laboureur;
Aux champs fumés des morts, s'espace
Son geste pacificateur.

L'homme s'en va, la terre reste,
Éternel recommencement
Où celle-ci refait d'un geste
Ce que nous brisons un moment.

Mai 1915.

UN LUTTEUR

Un journal allemand annonce
que Paul Trappen, champion de
lutte, s'est engagé à l'armée.

MUSCLES épais, menton saillant, carrure énorme,
Tête dure, front bas, le cou puissant et court,
Paul Trappen, champion du monde des poids lourds,
S'avance et chaque pas marque et gonfle ses formes.

Abatteur de taureaux ou déracineur d'ormes,
Le peuple l'entourait d'un idéal amour,
Et quels cris l'accueillaient, en maillot de velours,
Moulant sa hanche pleine et son buste difforme!

Mais l'heure est aux combats. Le Wotan triomphant
Coiffe son casque ailé, réunit ses enfants
Et sonne du buccin la fanfare guerrière.

Et peut-être demain, dans l'ombre et sans honneur,
Le fer le frappera pour jamais en plein cœur,
Ce Trappen, champion, délicate poussière.

LA BELGIQUE RECONNAISSANTE
AU PEUPLE DES ÉTATS-UNIS

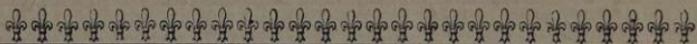
PEUPLE, tu m'as trouvée après l'âpre bataille,
Hâte, morne, brisée et le front pâissant.
Les coups avaient rompu mon bouclier puissant,
Le sang coulait à flots sous ma cote de mailles.

Peuple, tu t'es penché d'un cœur compatissant
Sur la guerrière courageuse qui défaille.
Je sens encor tes bras qui soutenaient ma taille,
Tes lèvres qui donnaient leur baiser caressant.

Tu m'as lavé le corps de tes mains maternelles,
J'ai retrouvé ma force au suc de ta mamelle,
Et ma voix en tremblant te murmure merci.

Mais parfois je crois voir ton œil grave et précis
Se lever vers le ciel témoin du sacrifice,
Et briller dans tes mains un glaive de justice.

4 juillet 1915.



IL REVIENDRA

Chanson.

IL reviendra notre grand Roi,
Parmi son peuple et dans son droit,
Il se dressera sur son trône.
Et sous l'éclat de sa couronne,
Salué du chant des beffrois,
Il reviendra notre grand Roi.

Il reviendra dans sa patrie,
Sur sa terre sombre et meurtrie,
Quand le vaincu sera vainqueur,
Lorsque nous n'aurons plus au cœur
La honte de leur barbarie,
Il reviendra dans sa Patrie.

Il reviendra le Roi-soldat,
Après les deuils et les combats,
Accompagné par les victoires,
Et les trompettes de la gloire
Sonneront l'Alleluia,
Il reviendra le Roi-soldat.

Il reviendra parmi nos frères,
Avec nos fils, avec nos pères,

Avec nos purs et grands héros ;
Les clochers seront les hérauts
De leur marche vers la lumière,
Il reviendra parmi nos frères

Alors nos morts seront vengés,
Et notre vieux sol ravagé
Frissonnera dans l'allégresse ;
Nous frapperons la main traîtresse,
Enfin les temps seront changés,
Alors nos morts seront vengés.

Contre le fourbe et le félon,
Femmes, enfants, Flamands, Wallons,
Tous nous dresserons notre haine.
Nous les aurons le Roi, la Reine,
Ils reviendront, nous le voulons,
Malgré le fourbe et le félon.

21 juillet 1915.

LES CONQUÉRANTS

Comme un vol de gerfauts
hors du charnier natal.

I. M. DE HÉRÉDIA.

COMME un vol de gerfauts, hors du charnier natal,
Attirés par l'éclat de ton Paris magique,
O France, les Prussiens avides et cyniques
Ont lancé sur ton sol leur cortège brutal.

En vain, des jours, des mois, ainsi qu'un flot fatal
Qui battrait sans merci des digues tyranniques,
Leur assaut s'est rué sur tes fils énergiques
Qui te protégeaient mieux qu'un rempart de métal.

Mais les jours sont venus de l'unique espérance
Qui palpite sans cesse au grand cœur de la France,
Demain, libérateur, montera triomphal.

Demain sera le jour d'allégresse et de gloire,
Où tes fils chasseront dans un chant de victoire
La bande de gerfauts vers leur charnier natal.

SURSUM CORDA

C'ÉTAIT un cabaret d'un faubourg bruxellois [bois,
Dans le fond d'un vallon, vers le milieu d'un
Avec les murs crépis et vieux, les toits antiques.
La foule se pressait en fête; une musique
D'airs sans nom glapissait hors d'un orgue sans voix,
Et des chemins poudreux on entendait parfois
Des rires et des cris s'échapper des charmilles.
Dimanche de printemps! De bruyantes familles
Buvant à plein gosier de la bière et mangeant
Et s'empiffrant en chœur, les bonnes gens.
Une joie écrasante, énorme, violente,
Rebondissait, roulait et se mêlait troublante
A l'air vertigineux d'azur et de soleil.
Et dans les cours, centre de ce festin vermeil,
Des filles, des garçons menaient gaiement les danses,
Les yeux en feu, les gestes ronds, les fronts pourprés,
Avec des jeux d'échine, avec les reins cambrés,
Les bras serrant les corps presque en des meurtris-
Faisants saillir la forme au retour des mesures |sures,
Une folie ouvrait son aile au-dessus d'eux,
Et l'orgue sans repos moulait son air hideux [des.
Ainsi qu'aux temps lointains des kermesses flaman-
Hélas! en ce moment, l'âpre griffe allemande

Était mise sur nous. Nous étions les vaincus.
Cent vainqueurs savouraient d'un regard convaincu
La volupté traînant dans cette bacchanale.
Vaincu, danser pour le vainqueur! Chose fatale!
Rome même a connu cette dérision
De voir ses grands soldats devenir histrions,
Ses femmes, dépouillant la fierté de leurs pères,
Donner à leurs vainqueurs, des amours éphémères.
Aussi je me disais : « Ce peuple est odieux.
» Il ne mérite pas la clémence des dieux, [justes.
» Et les grands coups du sort qui le frappent sont
» Peuple, tu n'as donc plus cette constance auguste
» Que célèbrent l'histoire et tous tes conquérants,
» Et c'était trop d'efforts que de demeurer grand!
» Ils sont donc oubliés nos héros indomptables :
» Artevelde, Breydel, ces Flamands redoutables,
» Le vaillant De Coninck et nos Franchimontois?
» Ceux-là seuls étaient grands! Maintenant tu dé-
» Triste retour des temps, jusqu'à faire litière [chois,
» Avec ces paysans de Saxe et de Bavière,
» Jusqu'à même accepter d'un cœur prompt et léger
» L'inexorable joug d'un néfaste étranger. [sombre,
» Tout est perdu, tout est détruit, la route est
» Et tu consens encore à rire dans cette ombre!
» Des milliers de frères sont morts, tu sais chanter,
» D'autres sont sans foyer, sanglants, épouvantés,
» Et tu prends tes plaisirs sur cette plaie immense.
» Écoute! le canon tonne au loin et tu danses?

- » Tu ris, quand des braves. jusque devant la mort,
» Combattent pour ton droit le pouvoir du plus fort;
» Quand ils veulent ta liberté, tu les oublies,
» Dans ton plaisir cynique et ta lâche folie !
» Tant de mères en deuil qui sanglotent en vain !
» Hélas ! Hélas ! Hélas ! que serons-nous demain ?
» Vers quel abîme obscur de détresse et de honte
» Allons-nous sans retour, d'une chute si prompte ?
» Quelle sera la fin de ce débordement ?
» Où nous pousse le flot des noirs événements,
» Lorsque nous oublions la cause la plus juste ?
» Le monde se détourne et la victoire auguste,
» Qui se penchait vers nous des hauteurs de l'azur,
» Ecarte les lauriers de notre front impur.
» Il est temps, souviens-toi de ton nom redoutable,
» Et sors, digne de lui, de l'ombre insurmontable.
» Sois ferme, sois beau, sois grand, sois grave et
» Avec un front de marbre, avec un cœur d'airain,
» Plus fort à surmonter l'âpreté des défaites,
» Prêt à fouler aux pieds le joug de la conquête,
» Sachant même, vaincu, mourir avec fierté,
» Ayant pour dernier cri le mot de LIBERTÉ ».

Août 1915.

LE LUSITANIA

Encore un crime ! Encore ! Et c'est le plus infâme !

Le vaisseau s'avançait, écumant sous la lame,
Faisant vibrer les ponts de son immense effort.
En mer depuis cinq jours ! On approchait du port
Et de l'horizon pâle émergeait une terre :
L'Irlande. Il palpait une brise légère,
Un souffle de printemps amollissant et frais
Qui rend le cœur meilleur et met l'homme plus près
De la bonté suprême éparse au fond des choses.
Midi versait du ciel une lumière rose.
Les hommes devisaient, les enfants imprudents
Jouaient sous l'œil charmé des mères, attendant
Les bonheurs des retours dans les villes natales,
Et les marins, hommes durcis sous les rafales,
Avec émoi songeaient dans leur lente raison
Aux espoirs de l'épouse en leur calme maison.

Mais le malheur croît vite où le bonheur végète.
Comme la nuit sans fond sur le jour blond se jette
Et montant dans le ciel lui sert de repoussoir,
Ainsi, sous le vapeur, sortant des gouffres noirs,
Le sous-marin guettait, calme comme la pieuvre,
Et choisissant son heure, il attendait son œuvre.

...Un choc affreux... c'est fait ! Une montagne d'eau
S'élève avec fracas et retombe aussitôt...

Le navire n'est plus maintenant que ruines.
On le voit sur les flots qui lentement s'incline,
Et des grappes d'humains pendent à ses agrès.
Il coule ! Il coule ! Il coule ! Oh ! rêves ! oh ! regrets !
Ils sont là maintenant ces enfants et ces femmes,
Et ces maris pensifs, engloutis sous les lames,
Car ils périrent à près de deux mille, en bloc ;
Et l'infâme assassin, serviteur de Moloch,
Ayant de loin goûté la hideur de son crime,
Rentra, sombre inconnu, dans le fond des abîmes.

Ah ! devant ce forfait, Dieu seul est justicier !
Lui seul a dans les mains le fléau familial
Des balances pesant ce crime formidable ;
Lui seul a la sentence unique, irrévocable,
De semblables forfaits lui seul connaît le prix,
Et sait s'il faut frapper le bras ou bien l'esprit.
Nous, laissons l'ouvrier et regardons le maître,
Cet empereur forban, ce bandit et ce traître,
Bourreau des innocents, détracteur des saints droits,
Descendant sans honneur de vénérables rois.
Devant tous, je l'appelle en coupable à ma barre
Et lui dis, dans sa face blême qui s'effare :
« Guillaume II ! sois fier, tes ouvrages sont grands ;
» Te voilà criminel ainsi que conquérant !

- » Ce n'était pas assez de toutes nos misères,
» La Belgique en lambeaux, nos villes en poussière,
» La Pologne asservie et foulée à tes pieds;
» Dans les gouffres amers, tu fais supplicier
» Des femmes, des enfants, innocentes victimes !
» Ah! tu dois être fier, Guillaume, de ton crime,
» Car te voilà grandi parmi les nations.
» Écoute la rumeur des acclamations!
» J'ai convoqué le monde en mon vaste prétoire
» Et l'univers entier célèbre ta victoire!
» Écoute la clameur... tu pâlis... as-tu peur?
» Ta lèvre se contracte... Écoute la clameur!
» Ah! tu comprends enfin! L'Univers te réproouve
» Et comme sans pitié, l'homme assomme une louve,
» Le monde en te huant te cloue au pilori.
» Ce sont des cris d'horreur qui vont à toi, des cris
» Qui marquent ton destin et qui changent ta route,
» Et les peuples amis s'écartent et redoutent
» Cette promiscuité sanglante d'un forfait.
» Voilà, Prince odieux, ce que ton crime a fait.
» Ton Empire s'écroule et ton front se démasque,
» L'aigle victorieux s'envole de ton casque! »



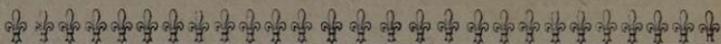
PORCELAINE DE CHINE

SUR la commode assis, tu regardes, Bouddha,
La chambre somnolente où le calme s'apaise,
Et tes songes sans fin se déroulent à l'aise
De ta pagode aimée à tes sacrés Védas.

Et moi, le doute au front, en proie à l'hypothèse,
Penché sur l'âpre horreur du crime et des combats,
J'aspire à la froideur de ton front large et bas,
Bouddha calme et serein, ma frappante antithèse.

Nos querelles, nos cris, te sont plus qu'étrangers,
Et ne peuvent troubler le grand rire figé
Au fond de tes yeux verts et sur ta bouche énorme.

L'Europe se disloque et cherche d'autres formes,
Amusant ta sagesse à ses débordements,
Et ton rire secoue ton ventre largement.



SUR LA MORT DE VERHAEREN

O GRAND Poète, adieu, ta mort nous épouvante.
Nous suivions ton étoile à l'horizon profond
Où tu nous appelais vers les chemins féconds,
Mais nos cœurs maintenant errent et se lamentent.

Comme tu les chantais les Villes à Pignons,
Avec le déploiement des antiques bannières,
La Guirlande des Dunes pleines de lumière
Qui bordait pour ton cœur le natal horizon !

Et les Moines fervents et les Moines superbes,
Aux cœurs moyenâgeux, aux gestes féodaux,
Qui donc les dressera sur les noirs piédestaux,
Où les magnifiaient ton ardeur et ton verbe ?

Les Villes, ces cancers qui dévorent les champs
Et les Forces tumultueuses des idées,
Comme sur l'univers tu les avais dressées,
Sonores dans l'airain tragique de tes chants !

Oh ! galop furieux de ta sombre pensée,
Oh ! chaud martèlement de tes vers vigoureux,
L'amour de ton pays se déroulait en eux
Avec l'éclair des kermesses échevelées.

Car les Flandres avaient choisi leur chantre en toi,
Évocateur puissant de leur vieille opulence,
Dans l'ivresse, dans leurs travaux, dans leur silence
Ou dans leurs cris carillonnés hors des beffrois.

O Poète, ton heure était encor lointaine
Et l'arrêt de ta mort est l'erreur du Destin,
Car il fallait chanter pour nos foyers éteints
Les consolations de nos gloires prochaines.

Oui, qui les dictera, les chants clairs des retours,
Avec l'enivrement de nos joies triomphales,
Quand nos soldats verront, de leurs villes natales,
Se profiler au ciel les pignons et les tours ?

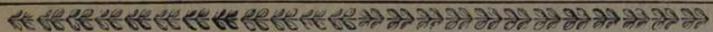
Et qui les comprendra les frissons de la terre,
Ou la terre de Flandre ou celle du Brabant,
Quand son cœur maternel, au cri de ses enfants,
Se sentira sauvé des hordes étrangères ?

Mais, Poète, en ces jours, j'irai vers ton cercueil,
Qui dormira sans doute en la terre de France (1)
Et j'y déposerai ce signe d'espérance :
La palme et l'olivier sur les pompes du deuil.

Et je t'apporterai avec un peu de terre
Le salut du pays dans quelques simples fleurs,
Tu les reconnaîtras à leur douce senteur
Qui fera tressaillir ton grand cœur volontaire.

Décembre 1916.

(1) Ce poème fut écrit avant l'inhumation du poète en Flandre.



LES PAYSANS

C EUX-LA se sont donnés aux besognes serviles
Ayant gardé près d'eux leurs fils, les paysans
Ont repris les travaux solennels et pesants
Et pressurent à fond la terre autour des villes.

Ceux-là n'ont point souffert, ils n'ont point vu chez
La torche incendiaire et le boulet vorace [eux
Mordre la ferme et ravager l'étable basse;
Leurs champs n'ont point fumé des combats géné-
[reux.

Aussi ces opprimés, serviteurs de la glèbe,
Ces paysans sournois, retors, âpres au gain
Ont vu surgir pour eux les vastes lendemains
Qui doivent les grandir, eux, les fils de la plèbe.

Debout sur l'horizon qui borde nos cités,
Se souvenant de nos dédains et de nos rires,
Ils ont brandi leurs poings serrés pour nous maudire,
Conscients et forts de leur nouvelle royauté.

Puis, âprement, ils ont volé les uns, les autres,
Aprement, sourdement, jour par jour, sôu par sou;
Ils ont truqué leur beurre, allongé leurs laits doux
Et mélangé le seigle noir avec l'épeautre.

Ils ont caché leurs tubercules et leurs choux
Dans leurs silos secrets, leurs caves clandestines,
Attendant que l'on crie en proie à la famine
Et que la ville tombe inanimée à leurs genoux.

Alors, vainqueurs, ils donneront, marquant leur
La large aisance au riche, ils frustreront le mal-
[force,
[heureux,
Puis ils rapporteront dans leur gousset crasseux
Des trésors arrachés avec des joies retorses.

Et se sentant vengés, debout sur les terreaux
D'où l'on voit pauvrement fumer les toits des villes,
Il leur viendra soudain des rires imbéciles,
Ces paysans dressés, fiers comme des héros.

Mars 1917.

AUX VIEILLES MAMANS

A M^{ME} V^{VE} VAN DEN BUSSCHE.

OH ! les vieilles mamans qui souffrent de la guerre,
Celles dont le cœur brisé se désespère
A cette fuite interminable de jours
Qui n'apportent jamais le retour.

Mais qui mettent, dans leur lente mesure,
Sur leurs sens et sur leurs bras tremblants, la lente
Dont on ne revient pas, [usure
Qui fait que chaque soir le front triste est plus bas,

Et le cœur plus meurtri, plus souffrant et plus vide,
Et leurs yeux mornes plus humides.
Oh ! les pauvres, pauvres vieilles mamans
Qui portent leur détresse si vaillamment.

Et qui gardent sur leur visage
La stoïque sérénité du sage,
Comme si, pour braver le destin,
Elles voulaient avoir le cœur fort et hautain.

Chaque heure est une attente inflexible et si vaine,
Qui leur mesure l'infini des patiences humaines,
Et qui, leur distillant la diurne douleur,
Compte tout ce que peut souffrir un cœur.

Les heures et les jours toujours de même passent,
Les ans s'en vont et les saisons repassent,
Sans que leurs baisers maternels soient apaisés
Par celui qu'elles ont si longtemps espéré.

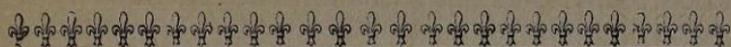
Où donc est-il le fils chevaleresque
Dans le déchaînement des combats gigantesques
Tout là-bas, par delà l'horizon
Où gronde, menace obscure, le canon ?

Alors les vieilles mamans inquiètes
Marchent le dos voûté, courbant la tête,
Et le soir, elles ne dorment pas
Du tumulte confus des nocturnes combats.

Mais l'heure monte, inattendue et belle,
Des retours appelés par vos larmes cruelles,
Et ce jour-là, Mamans, vos cœurs fiers et joyeux
Salueront d'un grand cri vos fils prodigieux.

Et ces soldats vaillants qui dotent notre histoire
Feront tomber sur vous l'auréole de gloire,
Et le peuple éperdu, dans son culte jaloux,
Saluant nos héros, baisera vos genoux.

Mars 1917.



SONNET

Au poète René Declercq,
Membre du Conseil des
Flandres.

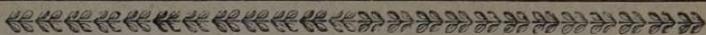
LA ville s'est muée en un faubourg flamand,
Et sa pensée qui dort sous la brume d'automne
S'éveille en grommelant d'une voix monotone
Un « Goeden dag » bourru à tous ses habitants.

Sous le pouvoir fécond des fusils allemands,
A l'école qui s'ouvre, un chœur d'enfants ânonne
Des verbes hérissés de rugueuses consonnes
Qu'ils ne comprennent pas, invariablement.

Plus de mots scintillants dans la coupe française
Dont la gaîté subtile éveille le cristal,
La mélopée a remplacé la Marseillaise.

Quand, faisant claironner son gosier de métal
Sur la ville figée en sa langue de glace,
Un joyeux coq wallon rit soudain dans l'espace.

Octobre 1917.



LES VILLES DES FLANDRES

Aux Membres du Conseil des Flandres.

LES villes mortes de la Flandre ont revécu.
Jadis, à l'horizon que nivelle la brume,
Leurs clochers élancés, comme un roc dans l'écume,
Apparaissaient porteurs d'un esprit convaincu.

Et, pareils à des bras armés de leur poing rude,
Les hauts beffrois, noircis de sept à huit cents ans,
Brandissaient le pouvoir solide et paysan
Que leur attribuait l'âme des multitudes.

Le légitime orgueil d'un passé glorieux
Faisait battre à grands coups en leur gaine de pierre
La voix des carillons rebondissante et fière
Que le vent de la mer emportait vers les cieux.

Mais l'âme des Flamands, consciente de sa gloire,
S'endormait sous les toits aux pignons crénelés
Dont les multiples yeux regardaient s'écouler
Le silence et la paix sur les canaux de moire.

Jusqu'au jour où l'affreux tumulte des combats,
Réveillant en sursaut les esprits léthargiques,
A marqué le retour des époques tragiques
Dont la Flandre a nourri son sol humide et bas.

Alors, comme jadis aux fêtes populaires,
Les clochers dans le soir sinistre ont arboré
Des drapeaux d'amarante et des pennons dorés
Que l'incendie accroche à leur hampe de pierre,

Et les pignons sculptés, dont la vrille du temps
A déformé le seuil et le fond des cartouches,
Portent échevelés sur leurs pierres farouches
Une toison de feu qui claque dans le vent.

Dans les grand'places et le long des béguinages
Des chars, des fantassins, des canons cuirassés
Écrasant le silence auguste et compassé
Passent, comme un torrent qui brise et qui saccage.

Des maisons à pignons s'écroulent dans le bruit,
Éteignant lentement leurs vitres allumées
Dans l'envolument du geste de fumée
Qui s'attarde sur leurs ruines dans la nuit.

Anciens soirs de massacre, anciens soirs héroïques,
Quand les tocsins, sonnant la ligue des métiers
Faisaient jaillir du fond de leurs sombres quartiers,
Les bannières au large, un cortège de piques.

Les vigilants tocsins ne sonnent plus. Parfois,
Lorsque mangés de flamme pourpre et de mitraille,
Se disloquent leurs tours au milieu des batailles,
Ils hurlent leurs appels une dernière fois.

Mais, plus haut que leurs cris, roule sur les cam-
Le chœur multiplié des nocturnes canons : [pagnes
De lieue en lieue, au loin, se déchainent leurs bonds
Comme un écroulement de rocs et de montagnes.

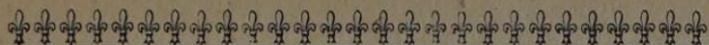
Ceux-là sont les tocsins nouveaux sur les cités
Enfonçant le vouloir d'un joug impitoyable,
Du choc renouvelé de leur poing redoutable,
Dans les cerveaux où meurt la vieille volonté.

Hélas! ce ne sont plus les Flamands redoutables,
La peur lâche a cloué leur langue à leur palais,
Et les fils des anciens communiers, désormais
Baisent le poing sanglant et dur qui les accable.

Une fièvre de lucre a déridé leurs fronts,
Fils prodigues, ils ont vendu leur héritage,
Et leurs bras ont trahi dans un funeste ouvrage
Ce sol où cependant leurs os reposeront,

O Flandre, je te pleure, ô sol bas et humide
Où tes villes en flamme ont revécu soudain,
J'ai compris la douleur qui déchire ton sein
O Flandre maternelle, aux enfants homicides.

Octobre 1917.



COMPLAINTE DES VA-NU-PIEDS

Au Maître Albert Giraud.

SAINTE Gudule, saint Michel,
Auprès des trônes solennels
Dignes patrons que l'on adore,
Les mains jointes, je vous implore
Tenaillé d'un souci cruel.
Car votre pouvoir mutuel
Permet des espoirs majuscules
A nous va-nu-pieds ridicules
Qui pataugeons dans le réel,
Saint Michel et sainte Gudule.

Sainte Gudule, saint Michel,
Je suis un famélique tel
Qu'en esprit parfois je dévore
Les mets choisis qu'on mange encore
Sans doute aux banquets éternels.
Mais aux festoiments virtuels
Où la détresse, hélas ! m'accule,
Je préférerais sans formule
Un blanc morceau de pain nouvel,
Saint Michel et sainte Gudule.

Sainte Gudule, saint Michel,
Ainsi qu'au peuple d'Israël
Jetez-moi la manne encore,
Qu'un peu de sang chaud me colore,
Me préservant des coups du gel ;
Car mon habit, mince et mortel,
Sous trois durs hivers capitule,
Et c'est en vain que je spécule
Du manteau d'un saint fraternel,
Saint Michel et sainte Gudule.

Sainte Gudule, saint Michel,
J'aimerais tant, Saints immortels,
A mes pieds nus que je déplore,
Mettre un soulier qui les honore
D'un luxe providentiel.
Et mon gousset qui bâille au ciel
Sans le moindre sou minuscule,
Remplissez-le sans préambule
D'or vif et de billets formels,
Saint Michel et sainte Gudule.

Sainte Gudule, saint Michel,
Je pourrais alors ponctuel
Riant aux douleurs que j'ignore
Me payer tout jusqu'à pléthore
Comme tant d'autres, tels ou tels.

Dans un bonheur continuel
Je pourrais — la fortune adule —
Grossir mille fois mon pécule...
Je fais vœu d'orner vos autels,
Saint Michel et sainte Gudule!

Mais non plutôt vous, saint Michel
Dont l'espadon reluit si bel,
Quand terrassant d'un pied sonore
Le dragon crachant du phosphore,
Vaincu dans l'inégal duel,
Transpercez par un coup cruel,
Avec tous ceux qui nous bousculent,
Les gens sans loi et sans scrupules,
Et les damnez tous sans appel,
Saint Michel et sainte Gudule.

ENVOI

Princes du royaume éternel,
Dispensez de vos mains crédules
Au monde qui craque et bascule
La paix et l'ordre universels,
Saint Michel et sainte Gudule.

Décembre 1917.



ARLEQUINADE

BREST-LITOLSK est un grand guignol
Où des diplomates s'amusement.
Emporte-moi vite, ma Muse,
Pour rire à ce spectacle fol.

Regarde donc... Deux acteurs blêmes
Se démènent sur les tréteaux :
Un Arlequin en oripeaux,
Un beau Pierrot blanchi de crème.

Ce qu'ils disent, tu le sais bien,
C'est cette éternelle dispute
Pour Colombine, qui rebute
Un amant nouveau pour l'ancien.

Serments, discours, fiévreux reproches ;
Mais Pierrot au regard mutin
Daube ce lourd fat d'Arlequin
Malgré ses astuces de boche.

Qu'il est cocasse, ce grand sot !
Et son habit, quel ridicule,
Craquant sur des muscles d'Hercule !
Un Arlequin devenu gros ?

Ah ! mais ! Il a perdu sa batte,
Il ne frappe plus le vaurien ?
Hélas ! il s'est muni d'un chien :
Hoffmann au collier d'écarlate.

Et Colombine qui survient.
Mais dans sa grâce simple et fine
Elle prend peur ; il dit « Coquine »
Et Hoffmann hurle comme un chien.

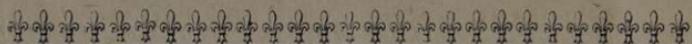
Près de Pierrot, elle se glisse ;
Tous deux d'un geste spontané
Allongeant un grand pied de nez
Passent rieurs dans la coulisse.

Sot Arlequin ! reste penaud
Avec ton dogue qui te lèche,
Seuls sous les flammes des bobèches,
Dans la poussière des tréteaux.

Mais le public demande compte
A renfort de coups de sifflets
Et te prépare des soufflets
Qui ne sont, je crois, qu'un acompte.

Et ton comparse couronné,
L'auteur conspué de la pièce,
Tremblant, pousse avec maladresse
Sa couronne jusqu'à son nez.

Janvier-février 1918.



LES AILES ROUGES

A Th. de Banville.

INFATIGABLE et redouté,
Il monte avec témérité
Dans les cieux roulant des tonnerres,
Et, mieux que l'aigle et le vautour,
Il fixe d'un œil sans retour
Sa proie en son vol circulaire.

Son appareil, couleur de sang,
Tache l'azur éblouissant
De sa rouge et courte envergure.
Au milieu d'obus ennemis,
Son audace vaut un défi
Et sa hardiesse une gageure.

Le cœur battant, le front joyeux,
Il s'enfonce au profond des cieux,
Vibrant de hâte et d'allégresse
D'accomplir le devoir sacré
Dont ses aïeux ont inspiré
Le flot montant de la jeunesse.

C'est ainsi qu'il ne comprend pas
Toute l'horreur des longs combats,
Que s'il poursuit un but suprême,
C'est une lourde croix d'honneur
Ou de mourir, jeune vainqueur,
Pour son pays et ses emblèmes.

Sombres moments où le destin
Efface en nous le sens humain,
Où l'homme oublie, où s'oblitère
Sa pensée, où le travail fécond,
Entraîné vers des buts abscons,
Reprend la forme élémentaire.

Course sans fin vers le néant,
Lutte sans répit de géants,
Aux bords glissants du précipice,
Que peuvent t'empêcher nos raisons,
Nos clameurs et nos oraisons,
Et nos jeûnes et nos cilices ?

Quand je te vois, rouge appareil,
Qui franchis l'horizon vermeil,
Je voudrais, comme toi, des ailes,
Mais pour m'envoler seul bien haut,
Loin de nos querelles à faux,
Dans l'étendue universelle.

C'est un soir tendre de printemps ;
Au héros, la brise longtemps
Porte les parfums de sa bouche,
Tellement que son cœur, s'amollit
Et que ses yeux se sont emplis
De deux grosses larmes farouches.

Et ce cœur encor tout enfant
Du charme impulsif se défend
Comme d'une bonne caresse,
Puis il se demande pourquoi
Les hommes ont fait cette loi
De détruire et tuer sans cesse.

Il souffre et murmure : « A quoi bon ?
» Sur quels sommets et sur quels fonds
» Se posent les buts et les causes ? »
Et, navré, n'ayant rien compris,
Pour la première fois, surpris,
Il voit du sang tacher des roses.

Alors, s'échappant à l'horreur
Des champs fumés sans laboureur,
Des chaumières brûlant sans âtre,
Des bois coupés sans bûcheron
Et des morts tués sans pardon,
Il cesse de vouloir combattre

Et, d'un élan, pour ne plus voir
Les vastes champs d'entonnoirs
Où des hommes haineux pullulent,
Profanant le divin soleil
Par leurs crimes, et si pareils
Dans leurs besognes minuscules,

Il s'élève plus haut, plus haut...
Le moteur ronfle sans repos,
Comme pour une fête, en joie,
Et le vent soufflant sans répit
Dans l'envergure qui frémit,
En fait chanter la lourde soie.

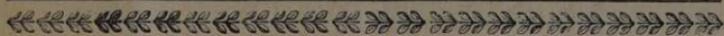
Le paysage disparaît
Dans les triangles des agrès.
Voilà les îles des nuages :
L'oasis aux mirages blancs
Bordant des lacs d'azur troublant,
Voilà leurs caps, voilà leurs plages.

De la bataille, le bruit sourd
Monte grondant, monte toujours,
Et c'est avec un cri de rage
Que, pour s'y soustraire, il repart
Rapide et vibrant comme un dard,
Faisant siffler son lourd pennage.

Mais dans les azurs éthérés,
Où s'enfonçant désespéré
Il croyait retrouver l'ivresse,
Avec un effroyable bruit
Un obus se déchire et luit
Et d'un éclat brûlant le blesse.

Alors, sentant venir la fin,
Étreignant d'une froide main
Les blancs leviers de sa machine,
Il veut mourir dans l'air glacé,
Loin de ses frères insensés,
Et vers le ciel profond s'obstine.

Mais soudain le moteur faiblit,
Et l'homme aux regards éblouis
Par le délire qui l'enflamme
En vol plané, lent et vermeil,
Entre vivant dans le soleil
Qui brûle l'horizon de flamme.



MORT POUR LA PATRIE

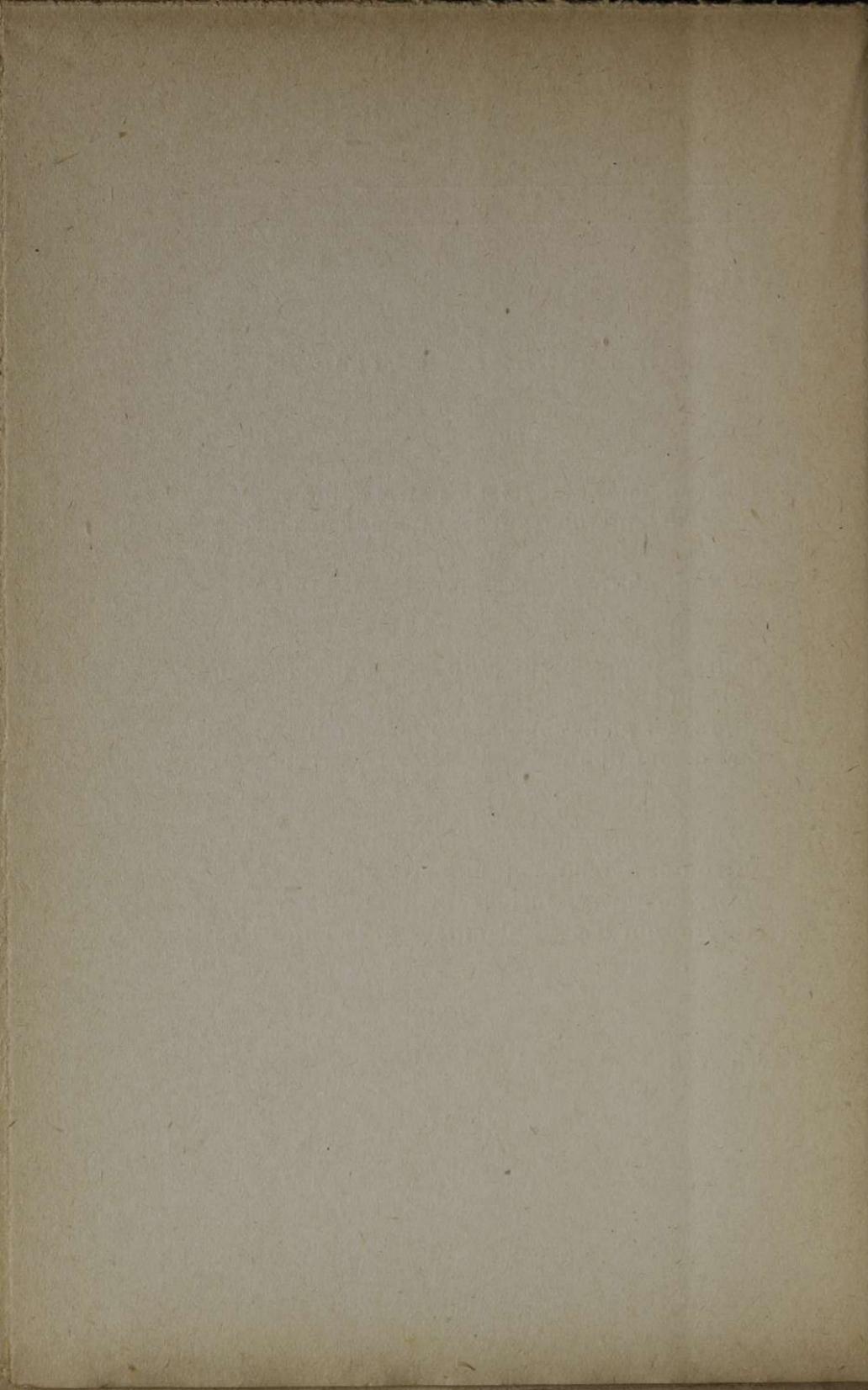
Pour la tombe de mon ami Robert.

REPOSE en paix, Soldat! La Patrie éplorée,
Enlaçant pour ton front des rameaux de lauriers,
Veille du bord des mers sur ton sommeil dernier,
Dans la nuit glorieuse où ton âme est entrée.

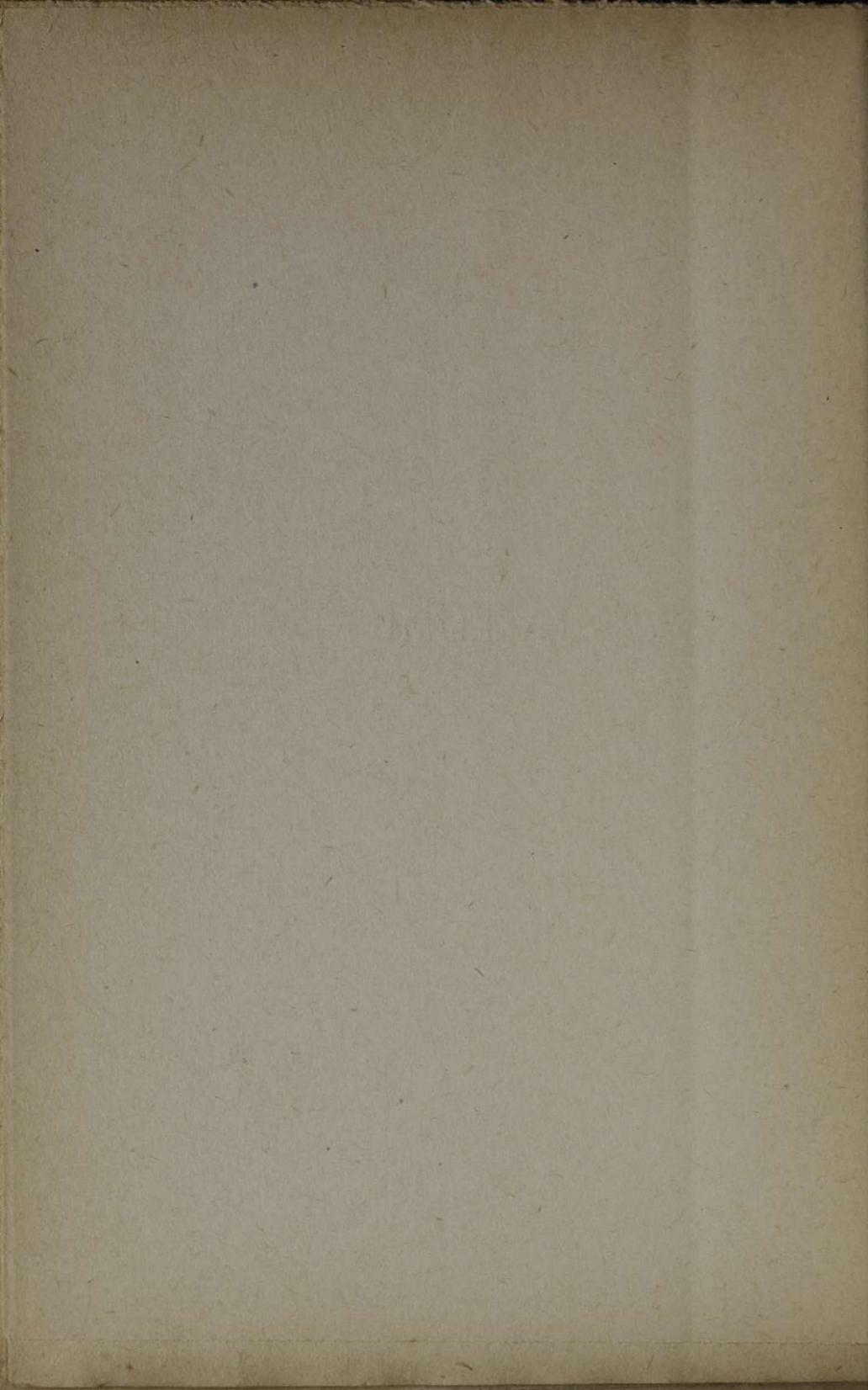
Tu meurs, atome obscur d'un ensemble inconnu.
Tu ne fis qu'approcher tes lèvres de la vie,
Mais ton cœur généreux eut la grâce infinie
D'avoir su tout donner, sans avoir rien reçu.

Ton corps sera mêlé à la terre meurtrie
Que tu voulus défendre en modeste héros,
Et la brise nocturne, en berçant ton repos,
Murmurera tout bas : « Tombé pour la Patrie! »

17 avril 1918.



VERS LA LUMIÈRE



LA MORT DES CLOCHES (1)

A M. l'abbé F. Crooy.

BING! Bang! Bing! Bome!
Je suis la cloche qui vient de Rome,
Celle qui vient de tout là-bas
Vers son clocher des Pays-Bas.

Je suis la cloche. C'est la vieille
Qui depuis trois cents ans éveille
Le village accroupi tout autour
De la grise et branlante tour.

Je suis la cloche, je suis celle
Qui depuis trois cents ans morcelle
La joie et la douleur sur vous,
Mes fidèles, dans les champs, à genoux.

Je suis celle qui, chaque année,
A Pâques, sa longue course terminée,
Essoufflée et joyeuse, encense à larges coups
Le ciel bleu d'où renaît l'universel époux.

Je suis la cloche. Écoutez bien encore
Ma voix pénétrante et sonore
Avant qu'elle ne meure. C'est la dernière fois
Que j'ai fait le voyage et que chante ma voix.

(1) Arrêté allemand réquisitionnant les cloches d'église.

Je ne les verrai plus les plaines d'Italie
Où sonnent les clochers que l'air vif multiplie,
Les pays où s'épanche la liberté
Dans la lumière ardente et jaune de l'été,

Les pays clairs où volent les prières
Sur l'aile blanche des colombes légères,
Où l'on chante, où l'on rit
A l'unisson de la beauté latente qui florit.

Nous nous disions là-bas, toutes les cloches :
« Le moment du retour approche...
» Nous allons, . . nous devons partir... »
Toutes nous avons peur et nous sentions frémir.

Roland ! Joseph ! Gudule ! Jeanne !
Nos appels se croisaient dans le ciel diaphane,
Quand un soir, ouvrant notre aile au vent,
Nous les avons rejoints, nos clochers, nos couvents.

Car nous les aimons tant, nos cités, nos villages,
Nos dunes bordant d'or pâle au long des plages
La grisaille des mers
Sur l'horizon gris fer.

Nous les aimons trop les champs pleins d'orge
Où trille la fauvette et siffle un rouge-gorge,
Et nos chers bouleaux blancs,
Et les longs peupliers tremblants.

Comme des cierges,
Qui le matin émergent
Des brumes de la Lys ou de l'Escaut,
Sur les catholiques terreaux.

Nos modestes faubourgs, nos paisibles villages,
Ce sont d'anciens et coutumiers visages
Qui vers nos tours ont ouvert si longtemps
Leurs sourires parfumés des printemps.

Et maintenant que vous souffrez, que chacun pleure,
Sous le danger qui le terrasse ou qui l'effleure,
Je veux que mon dernier cri matinal
Vous paraisse splendide et triomphal.

Bing ! Bang ! Bing ! Bang ! Bing ! Bome !
Écoutez-moi, écoutez comme
Je le chante ardemment le sol natal
Dans ma chanson de jour pascal.

Bing ! Bang ! Bing ! Bang ! je vous appelle,
Tous ceux qui combattez au loin, les fidèles,
Les purs, les vaillants, les forts,
Pour vous, je devrais être la cloche du port,

Je ne le serai pas. Lors, je serai fondue,
Quand la gloire sur vos fronts nous sera revenue,

Et c'est pourquoi je veux sonner, sonner encor,
Sonner plus haut, sonner plus clair, sonner plus fort.

Bing ! Bang ! Bing ! Bome ! Pour ceux qui restent
Je multiplie aussi la largeur de mon geste,
Bing ! Bang ! pour qu'ils gardent en eux
Mon souvenir avec la force fière des aïeux,

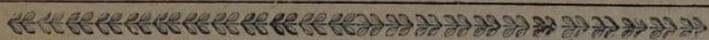
Bing ! Bang ! Bing ! Bang !... Farouche,
J'agite mon battant dans mon énorme bouche,
Et je clame si désespérément
Que du fond des tombeaux bougent les ossements,

Et que la vieille sève
Du sol natal jusques à moi s'élève.
Alors je me sens fière et belle, alors j'ai foi
Que le peuple en entier communique avec moi.

Alors je puis mourir, alors on peut me fondre,
Alors les tours n'ont plus besoin de se répondre
Sur les villes que soumet un joug affreux ;
Les cloches auront fait leur devoir valeureux.

Et je mourrai en bonne et fière cloche,
Ayant fait mon devoir jusqu'au bout sans reproche,
Et gravé dans les cœurs comme un sceau baptismal
L'amour invétéré du sol natal.

Pâques 1918.



LA VISION DE BAAL

J'EUS cette nuit un rêve affreux ; l'ombre était noire,
La nuit indéchiffrable ainsi qu'un vieux grimoire.
Quelque chose de fort et de tumultueux [cieux.
S'agitait dans cette ombre et montait jusqu'aux
J'attendais, le front lourd et tout mouillé d'angoisse,
Que le rêve finît et que l'ombre décroisse,
Ou que tout s'effaçât ou bien qu'il se fit jour,
Ou bien que ma raison s'écroulât à son tour,
Car rien n'est plus affreux que l'attente inflexible.
Mais le rêve sans fin se déployait terrible.
Tout à coup, il se fit une étrange lueur
Qui redoubla mon trouble et glaça ma sueur.
Que je voyais monter dans un flot de nuages :
Lueur de l'incendie et celle du carnage !
Toujours cela montait, montait immensément,
Comme un mur de granit. Il y eut un moment
Où le mur s'entr'ouvrit comme s'ouvre un cratère
Avec un jet de soufre et le bruit du tonnerre,
Puis un être apparut, blême, farouche et seul,
Pâle comme un mourant, ridé comme un aïeul,
Les yeux morts enfoncés sous les minces paupières,
Et cet être portait dessus son front de pierre
Un casque où se dressait un aigle déployé.

Il cria : « Dieu et moi », mais son cri fut noyé
A l'instant même d'un appel épouvantable...
Une autre vision jaillit de l'insondable
Où l'œil exorbité ne se retrouvait plus,
Étant la multitude et le chaos diffus :
Les vices, les fléaux, les Molochs en colère,
Les maux du genre humain, comme un nid de vi-
La mort avec sa faux et ses claquements d'os | pères,
Étaient les éléments de cet obscur chaos,
Et ce chaos tournait comme tourne une trombe.
Une voix en sortit venant de l'outre-tombe
Qui grondait : « Empereur ! nous te reconnaissons. »
Puis parut un vieillard couronné de glaçons
Qui dit : « Je suis le Mal, père des jours néfastes.
» Cependant plus que moi tu fauches et dévastes,
» Je t'admire, Empereur ! » L'Empereur répondit :
« Je ne te connais pas, vas-t'en, je te maudis. »
Et le Mal retomba dans le chaos énorme.

De l'ombre alors surgit une autre forme,
Celle que dans la femme inventa la beauté.
O mirage charmant un instant arrêté
Sur la profondeur morne où le Néant bouillonne.
Elle avait la fraîcheur des blanches anémones,
Et ses voiles épars palpitaient mollement
Sur un corps onduleux et chaste d'un enfant.
Elle chantait, levant ses yeux profonds et calmes,
Et ses mains balançaient des roses et des palmes.

« Vois, me reconnais-tu ? » dit-elle à l'Empereur
L'Empereur tressaillit dans sa pâle hideur
Et fit signe que oui. C'était le Vice. L'être
Continua : « Prince, merci, tu fais renaître
» L'âpre dérèglement des triomphes sanglants.
» Plus de lois ; plus de droit ; de l'ivresse et du sang !
» Le monde m'étouffait sous les rudes cilices
» Et la sotte pudeur se faisait sa complice.
» Le travail, la vertu, le bonheur, le progrès
» Jusques au fond des cœurs me chassaient sans
» Néfaste fictions de la morne impuissance, [arrêt,
» Que l'avenir détruit et sitôt recommence.
» Prince, regarde au ciel, nous les avons chassés ! »
Le ciel noir s'entr'ouvrit tout bleu, l'on vit passer
Un vol de séraphins dans des blancheurs de cygne.
Et l'Empereur resta béant... puis fit un signe
Comme pour protéger ses yeux de trépassé,
Et sa bouche, sans voix, murmura : « C'est assez ! »
« C'est assez, » répéta l'écho sourd et funèbre,
Et je vis de nouveau s'épaissir les ténèbres ;
Le spectre blanc, soudain, prit des tons irisés,
Puis disparut, très lentement décomposé.
Et le chaos tournait, entonnoir gigantesque.
De l'ombre éparse alors apparut une fresque
Haute jusqu'au zénith, large comme le ciel,
Où se pressaient, dans un ordre artificiel,
Le cortège confus de l'histoire du monde :
Des monarques, des divinités infécondes,

Qui poussaient devant eux les peuples des Babels.
Ces peuples s'écoulaient comme un fleuve au dégel,
Tumultueux, pressés, en des houles confuses,
Vers un but occulté dans les vapeurs diffuses ;
Un grondement montait, des masses échappé.
Et l'Empereur, debout, dans les ombres drapé,
Voyait passer ainsi l'ascension des âges,
De l'ombre chaotique à l'ombre des nuages.
Il se fit tout à coup un trou dans l'inconnu,
Puis un autel sanglant et tout en feu parut
Où se tenait assis un dieu d'airain sonore,
Incandescent comme le ciel dans les aurores.
Ses mains larges touchaient au sol et par moment
Se relevaient et l'on voyait confusément
S'agiter des humains sur ces paumes difformes
Parfois, le dieu fumant ouvrait son ventre énorme
Et les engloutissait. Et vers ce dieu géant,
Les hommes s'en allaient d'un pas docile et lent
Comme pour accomplir l'inévitable rite :
Ninive suivait Babel, Cyrus, le Scythe,
Babylone aux vieux Rois bousculait les Bouddhas,
Les Athènes, les Sparte amassaient leurs soldats,
Les empires nouveaux succédaient aux empires.
Tout ça passait, jeté vers l'immense martyre.
Tout à coup l'Empereur parmi les Nations
Vit apparaître au loin ses vastes légions.
Elles passaient, pressant et rejetant leur foule,
Ainsi que l'océan gonfle sans fin ses houles.

C'était comme un simoun du désert échappé,
L'air enflammé vibrat incessamment frappé
Du piétinement sourd de ces masses profondes.
Ils passaient, les uhlands sur leurs cavales blondes,
Et les blancs cuirassiers aux casques féodaux
Plantés comme des blocs d'airain sur leurs chevaux;
Les hussards blasonnés aux insignes funèbres,
Tels les noirs envoyés des tragiques ténèbres,
Puis les bleus artilleurs dans le bruit des charrois.
Les canons bondissaient avec des cris d'effroi,
Et les ricanements de leurs gueules hideuses,
S'entremêlaient aux chocs des grises mitrailleuses.
Cet appareil de mort passait, passait toujours,
Sous le ciel qui pesait comme un couvercle lourd.
A l'horizon parfois, lorsque s'ouvrait la nue,
On voyait s'écouler dans leur morne tenue,
Le flot des fantassins, tristes, courbés et las,
Et vers le dieu Baal dressé sur l'au delà,
Qui rouge et flamboyant poursuivait son office.
Ce grand déluge humain menait son sacrifice.

Or, l'Empereur, debout, grave et seul, regardait
Sa gloire d'un seul jour, ses soldats qui mouraient.
Et lorsque s'envola la dernière fumée
Sur le dernier débris de sa puissante armée,
Il s'écria soudain : « Le destin m'a trompé !
» Comme un chêne géant par la hache frappé,

» Je vois, sous le passé, mon peuple qui succombe,
 » Dieu féroce, ô Baal ! ô mangeur d'hécatombes
 » Dont l'œil vitrifié me fixe éperdument,
 » Dis-moi, qu'en as-tu fait de mes lourds régiments?
 » Sièges gagnés, pays conquis, lambeaux d'histoire,
 » Qu'en as-tu fait, dis-moi, de ce rêve de gloire?
 » Dieu rouge des combats, c'est toi qu'ils adoraient
 » Ces valeureux soldats; dis-moi, qu'en as-tu fait?
 » Ce serait-il donc vrai que de ma grande armée
 » Il ne resterait rien, sinon qu'une fumée,
 » Et que son sacrifice en vain s'est accompli?
 » Implacable Moloch, insensible à mes cris,
 » Et dont la soif de sang demeure insatiable,
 » Pourquoi sur mon chemin le Destin redoutable
 » T'a-t-il voulu placer? Dieu morne, réponds-moi.»
 Le silence tombait sous le ciel plein d'effroi,
 Quand soudain le sanglot du désespoir sans borne,
 De l'âpre anxiété, d'une détresse morne,
 Où tout l'irréparable amassait sa douleur,
 Déchira ce silence : il pleurait l'Empereur,
 Cachant son pâle front entre ses mains tremblantes.

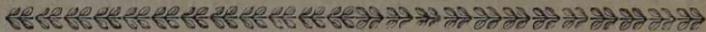
L'ombre changea d'aspect. Comme une onde effray-
 En tumulte accouraient des visages hagards, [ante,
 Têtes d'enfants mourants, fronts ridés de vieillards,
 Aux traits creusés de faim, de froid, de maladie.
 Des femmes grimaçaient ainsi que des furies,
 Invectivant cet homme avec des yeux si fous

D'avoir pleuré des morts : leurs fils et leurs époux,
Telles que Wiertz peignit dans ses toiles sauvages.
Des poings montaient vers lui parmi des cris de rage,
Chaque douleur jetait son cri, chaque malheur
A l'homme couronné rappelait une erreur.
Un vent le ballottait de haine et d'inclémence.
Alors, sentant son front gonflé par la démence,
Il crut que le Destin, le doigt sur l'avenir,
Marquait ce soir d'Apocalypse pour mourir.
« Enfin ! » s'écria-t-il. Mais une voix du gouffre
Gronda comme un tonnerre et lui dit : « Vis et souffre. »

*
* *

Lors je me réveillai, pâle, hagard, anxieux.
L'aube d'un jour fuligineux bordait les cieux,
Et je ne savais pas, mon trouble étant extrême,
Si ce rêve était rêve ou réalité même,
Mais je me répétais, secoué de frissons,
Et l'œil errant au loin : « Cette voix a raison. »

Juin 1918.



LE RETOUR

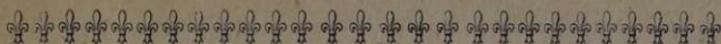
A M. O. van den Bussche.

LORSQUE tu reviendras de ton lointain voyage,
Lorsque tu reviendras dans notre cher foyer,
Tu garderas au cœur le lugubre mirage
De l'abîme effrayant que tu dus côtoyer.

La vanité des mots : lauriers, grandeurs et gloire
Sur tes lèvres mettra quelque sourire amer.
Tu connaîtras la vie et sa force illusoire,
Et le néant de l'homme apparaîtra plus clair.

Lorsque se seront tus les grands bruits de la guerre,
Tu trouveras le calme et la paix dans nos cœurs,
Dans la claire maison que tu quittas naguère,
Et tu diras joyeux : « J'ai trouvé le bonheur. »

Juin 1918.



LES DÉBACLES

DOMINANT les rêves d'orgueil
Brisés dans le sang et les deuils
Des fallacieuses revanches,
La folle douleur a planté
Son étendard déchiqueté,
A fond de sable, à larmes blanches.

Puis dans le ciel a claironné
L'appel strident, halluciné
Déchirant ses buccins macabres,
Aux subisseurs d'iniquités
Dont le cortège est escorté
De la mort pâle, à face glabre.

Dans les champs et les bois, autour
Et dans la ville aux vieilles tours,
Leur flot tragique s'accumule,
Mais tous les cris sont étouffés,
Car leur destin s'est étoffé,
Des plis épais d'une cuculle.

Morne troupeau présomptueux,
Tu voulais regarder les cieux
Où galopait une chimère
Tes yeux en ont été brûlés,
Et tes flancs en sont martelés,
Tu t'écroules dans la poussière.

Souffre, sanglote. Il est trop tard.
Vois au couchant les étendards
Des légions aventureuses.
Ils penchent tels des mâts brisés,
Sur les régiments terrassés
Dans les batailles monstrueuses.

Et leurs plis sont trempés de sang ;
Leurs aigles d'or éblouissants
Sont amputés par la mitraille,
Et tes enfants désespérés
Montrent leurs membres labourés
Dans la misère des batailles.

Tel l'héroïque pélican,
Tu nourris d'un précieux sang
Le dieu flamboyant des Patries,
Comme si le bonheur futur
Devait s'ériger sur des murs
Cimentés par tes chairs meurtries.

Le soir qui monte est solennel.
Vois en dans l'espace éternel
Grandir le fugitif spectacle :
Du bord poudreux de tes tombeaux,
Les ailes larges en lambeaux,
S'élancent en noir les Débâcles.

Juin 1918.



LE LION

I L s'érige dans le jardin,
Sur la pelouse entre les arbres,
Le farouche lion de marbre
Couché sur un grand drapeau peint.

Et les ramures entr'ouvertes
Découvrent au pâle horizon
Les coteaux gris et les vallons
Qui limitent les Flandres vertes.

De sorte que son œil profond,
Sous l'ombre grave des paupières,
Fixe les plaines meurtrières
Où le sort du monde se fond.

Et, fièrement belle, sa tête,
Sous sa crinière au geste fou,
Brave toujours le vent debout
Que lui cravachent les tempêtes.

Dans les miracles du matin.
Quand la lumière le colore,
Ah ! qu'il est beau, mais plus encore
Dans la pourpre des soirs sereins.

Lorsque sanglante de lumière,
Sa gueule ouverte à l'occident
Le transforme en lion vivant
Surgi de sa gaine de pierre,

Lorsque les sombres hurlements
Que clame l'énorme lutte
Font frissonner sa masse brute
D'un même et long frémissement.

Il semble alors soudain qu'une âme
Fait des rumeurs du zénith
Vient de naître dans le granit
Qu'elle fait vivre de sa flamme.

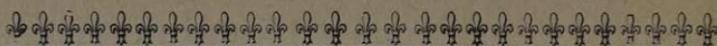
Je crois le voir dans un élan
Qui fait saillir ses muscles roides.
Se dresser sur sa pierre froide
Et lentement battre ses flancs.

Et le drapeau sous lui frissonne
Dans ses plis sanglants, déchirés,
Et la hampe au sommet brisé,
D'une flamme d'or se couronne.

Et le lion grince des dents
Dans la nuit funèbre et sereine
Et jette, épouvantant les plaines,
Un tragique rugissement.

Mais c'est mon âme, sous l'outrage
Du joug trop long qu'elle subit,
Qui soudain exhale et rugit
Sa colère sainte et son courage.

Juin 1918.



VICTOIRE

UN appel a cinglé l'horizon...
Le décor est funèbre et profond.

Et sous le ciel de houle et d'améthyste,
L'appel se renouvelle, triste.

Voilà que monte et luit
Un nimbe d'or vif dans la nuit.

J'y vois surgir un coq de France
Éperonné de volonté, crêté d'espérance.

Lui qui claironne des appels
Non plus tristes, mais vibrants, immortels.

Un assaut de clarté l'enveloppe de moire
Et dans son aile grande il ouvre de la gloire.

Il renouvelle encore son cri fécond
Puis s'enlève joyeux dans le ciel d'un seul bond.

Là-bas, là-bas, c'est comme un aigle d'or
Avec sa serre ouverte et son égal essor.

Il vient, il vient vers nous à travers les nuées
Sans fermer un moment son aile exténuée.

Je le vois, je l'attends l'aigle-roi
Dont le vaillant regard ne connaît point l'effroi.

Il approche, il approche ! son envergure est d'or,
Un voile de soleil flotte autour de son corps.

Il se détache radieux dans le zénith de gloire,
Mais ce n'est plus un aigle et c'est une Victoire.

C'est la France qui vient, divine et souriante.
Et vole sur les champs de l'Europe expirante.

Elle porte à la main des branches de laurier [niers.
Qu'elle effeuille en passant sur les tombeaux der-

Et de ses grands yeux bons tombent sur ses chers
Des pleurs de mère, de pures larmes d'or. [morts

La brise qui la suit dans sa course entraînée
Sur les cendres lève des lys, des graminées.

Et par la fleur éclore au milieu des terreaux
S'exhale, en embaumant, tout un bonheur nouveau.

Juillet 1918.



LE DRAPEAU

O MODESTE drapeau caché dans le tiroir
Je veux te contempler plus longuement ce soir,
A l'heure où le destin inégal se précise
Faisant pencher pour nous la bataille indécise.

Et, baisant à genoux tes plis longtemps fermés,
Je songe, les yeux clos, que bientôt acclamés,
Ces plis larges ouverts flotteront sur nos villes
Et seront salués des trompettes agiles.

O Drapeau, tu fus celui que nos soldats,
Allant de deuil en deuil, de combats en combats,
Nourris de sacrifice et d'exil sacrilège,
Couronnèrent de gloire à Waelhem, Aerschot, Liège.

Tu fus celui flottant au souffle de la mer,
Qu'un courage indomptable attacha sur l'Yser,
Et dont les trois couleurs volontaires et pures
Attendent leur nouvelle et fière investiture.

Tu fus aussi celui que, souffrants, mutilés,
Sous l'implacable joug qui nous tint accablés,
Nous venions contempler quand notre âme meurtrie
Voulait se rafraîchir d'un lambeau de Patrie.

Et maintenant joyeux que nous levons le front,
Tu es celui qui vient vers nous de l'horizon,
Oui, le Drapeau vainqueur qui franchissant les balles
Mène vers le retour ta course triomphale.

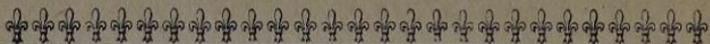
Et demain tu seras celui que nos cités
Reverront en pleurant sur leurs fronts agités,
Claquer dans le ciel bleu ta liberté sereine.
Oui, nos luttes pour toi n'auront pas été vaines.

Oui, tu seras celui que nos beaux régiments
Montreront déchiré au peuple en revenant
Et que leur pas confus, mêlé de cris d'ivresse,
Comme mille tambours, acclamera sans cesse.

Oui, tu seras celui que l'on inclinera
Quand sur son fier cheval enfin apparaîtra
Le héros solennel au regard pacifique
Qui sut glorifier notre altière Belgique.

Oui, tu seras celui que l'on s'arrachera
Dans l'ivresse, les cris, les appels, les hourras,
Et qui, dernier orgueil, dans les plis de sa soie,
Enveloppera ceux qui seront morts de joie.

Septembre 1918.



NOS SOLDATS

LE soleil se reflète
Sur le lointain décor
Attachant des aigrettes
Et coulant des paillettes
Sur les casques en or.

Et rompant le silence
Les cavaliers au trot,
Au gré du pas balancent
Appuyés sur leur lance
Leur bifide drapeau.

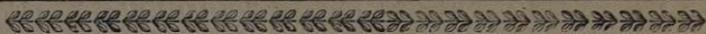
La musique bourdonne,
L'air est plein de clameur,
Un avion chantonne
Son ronron monotone,
Pâle dans les vapeurs.

Des régiments de ligne
Débordent l'horizon
Marchant joyeux et dignes
Derrière leurs insignes
A peu près en haillons.

Puis le chœur des trompettes
Lançant son brusque cri
Dont la note aigrette
Rapide, agile et nette
Prend l'âme et l'attendrit.

Et le visage blême
D'avoir longtemps souffert
Dans une tumulte extrême
Paraît le roi, suprême,
Sabre d'honneur au clair

Octobre 1918.



REVIENS

A. M. O. van den Bussche.

REVIENS ! Ta chambre est prête et des draps frais
Et comme si toujours tu y avais dormi, [sont mis,
La pendule a sonné de sa vive cadence
Toutes les heures longues, tristes de l'absence.

Reviens ! Elle t'attend. Sous ses rideaux baissés,
Des cadres, des portraits se sont presque effacés,
Et dans l'ombre sans pli que le mystère accueille
L'âme de ta chambrette close se recueille.

Et la vieille maison te sentant revenir,
Se peuple de lointains et menus souvenirs :
Au râtelier bruni, la pipe en terre est prête
Et parmi tes couleurs s'entr'ouvre ta palette.

Les brocs coiffés d'étain luisent dans le dressoir,
Comme si nos amis devaient venir ce soir
Embottés de prestige et cravatés de gloire
Raconter leurs vaillants exploits d'exil et boire.

Ta commode aux tiroirs bourrés de vieux secrets
Dans du linge passé, va se rouvrir exprès
Pour te baiser le front, après ces quatre années,
De parfums de lavande et de roses fanées.

Et la vieille maison qui se maintient encor,
A fait pour te revoir plus d'un vaillant effort.
Aussi, sois généreux. Veuille ne prendre garde
A son pignon rompu sur ses vieilles lézardes.

Héroïque, elle aussi, c'est qu'elle a bien souffert,
Sous les soleils de juin, sous les bises d'hiver,
Et si son front noirci porte une ample blessure,
C'est qu'un obus teuton lui troua la figure.

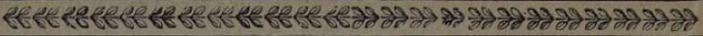
Les cuivres chatoyants qui faisaient son orgueil
Ont été dérobés, et la cloche du seuil
Est morte, dont la voix bruyante et joviale
Gardait pour tous les jours sa bonne humeur égale.

Le chien, cher compagnon, et le vieux canari [pris
Sont morts... n'en parlons pas. Ne sois donc pas sur-
Si les regards rêveurs dans le fond des fenêtres
Ont un reste de peine et de douleur peut-être.

Et nous, les souvenirs vivants de la maison,
Nous sommes plus courbés, plus vieux que de raison,
Et tout ce temps perdu qui pèse d'avantage
A ridé notre front tout en doublant notre âge.

Mais la même ferveur t'accueille à bras ouverts,
Et voulant oublier tout ce qu'on a souffert,
Tes regards enfoncés dans nos regards qui t'aiment,
Tu trouveras nos cœurs qui sont restés les mêmes.

Octobre 1918.



A LA VIEILLE ALLEMAGNE

Révolution à Hambourg, Kiel, Altona, etc.

LE rêve éblouissant que ton immense orgueil
Fit planer un moment sur la face du monde,
S'est écroulé soudain d'une chute profonde
Devant le but prochain dont tu touchais le seuil.

Quatre morceaux de bois et fais-en le cercueil.
Sous un soleil nouveau qui monte et nous inonde
L'Europe enfin respire et son sol se féconde.
Plus jamais tes espoirs ne lèveront leur deuil.

Ta puissance périt sous la mâle énergie
Qui sut se condenser dans nos démocraties
En quatre ans de douleur, d'espérance et d'effort.

Et même tes servants ont stipulé ton sort :
Fatigués de ton règne et des exploits fantasques,
Ils viennent d'aplatir la pointe de ton casque.

6 novembre 1918.

LES PRISONS

Hommage d'admiration à
M. le Bourgmestre A. Max.

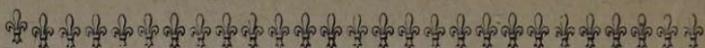
LES humides prisons dans les villes lointaines
Où veille l'hypocrite et froide cruauté,
N'ont pu moisir les cœurs, ni rompre la fierté
Des milliers d'innocents dont leurs caves sont
[pleines.

Après avoir pendant tant d'hivers, tant d'étés,
Ne se lassant jamais des espérances vaines,
Interrogé le ciel par leur lucarne naine,
Ils voient monter soudain l'aube de liberté.

Devançant ton retour, citoyen énergique,
J'acclame d'un long cri tes qualités civiques
Qui maintinrent, tant qu'il se pût, nos justes droits.

Contemple-la joyeux, l'HEURE RÉPARATRICE.
Ta satisfaction, d'où pointe une malice,
Pique sur ta moustache un sourire narquois.

15 novembre 1918.



AUX FLAMANDS

A M. Buyl, Député.

A PRÈS des ans de lutte et de combats féconds,
Je me hâte vers vous soldats flamands, mes
[frères,
Qui revenez couverts des gloires les plus claires
A travers vos cités pleurant leurs deuils profonds.

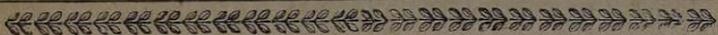
Votre pas triomphant sur les routes de Flandre,
A fait fuir l'imposture avec la trahison;
L'œuvre d'un fol orgueil, au vent de vos clairons,
A tremblé sur sa base et s'est réduite en cendres.

J'apporte, moi Wallon, les couronnes qu'il faut
Pour ennoblir vos fronts de leurs branches sacrées
Puisque vous avez pu, sur vos haines passées,
Dresser le large oubli d'un idéal plus haut.

Aussi, veux-je vouer dans mon âme wallonne,
A vos clochers étroits, à vos bois, vos sentiers,
A vos villes, où dort l'âme des vieux métiers,
Où la voix du passé dans les airs carillonne,

A votre Flandre entière, un culte véhément,
Et pénétrant encor vos vieilles habitudes,
Je veux plier ma langue à vos syllabes rudes
Et mêler dans mon sang le bel orgueil flamand.

16 novembre 1918.



LIBRE

C'EST à vous que je dois, fiers soldats de Belgique,
D'être libre et de voir en cette heure magique
Le monde triompher du règne de l'erreur,
Le triomphe du droit, sur la longue terreur.

Merci, soldats français, soldats de l'Angleterre,
Soldats qui nous veniez de par toute la terre,
Pour sauver l'univers, l'Europe et mon Pays.
Soldats de l'Italie et des États-Unis.

Merci, me voilà libre et je chante et je pleure
De pouvoir après tant de deuil, goûter cette heure
Joyeuse, inopinée, et je chante et je ris,
Et je vais et je cours, je pousse mille cris.

Être libre, pouvoir parler haut. Être libre.
Pouvoir jeter l'appel enthousiaste qui vibre
Vers nos enfants, vers nos amis, vers nos parents,
Et vers le Roi vaillant qu'enfin l'exil nous rend.

Être libre, sentir qu'il vous pousse des ailes,
Et voir le ciel plus bleu, voir la maison plus belle,
Faire sonner plus fort son pas sur le pavé,
Avoir le regard clair, marcher le front levé.

Ne plus craindre jamais la menace et l'offense,
Et pour avoir souffert, avoir la récompense,
Pour avoir espéré, toucher le but promis,
Et pour avoir aimé, n'avoir que des amis.

Dans le frisson d'orgueil qui sur mon âme passe,
Sentir que tout nous appartient : l'espace,
La forêt, la colline et le fleuve et la mer ;
Croire que c'est printemps alors que c'est l'hiver.

Errer comme l'on veut dans la ville parée,
Sentir que nos maisons sont des choses sacrées,
Sentir que nos foyers, où souffrait notre orgueil,
Sont protégés d'un droit qui veille sur leur seuil.

Ouvrir son cœur léger à la douce espérance,
Puis un moment songeur, dire avec assurance :
« C'est ici que mes ans pourront se terminer
Puisque j'y ai pleuré, puisque j'y ai lutté. »

Murmurer en pensant à la saison prochaine :
« Je me reposerai sous ton ombre, grand chêne,
Et tes échos discrets, oublieux du canon,
Rediront les exploits de vaillants compagnons. »

Être libre. Pour vous, n'est-ce pas, jeunes mères,
Clote d'un baiser fou vos attentes amères,

Vous, chaste fiancée, et vous, mornes parents,
Embrasser longuement nos nobles conquérants ?

Être libre, c'est dilater notre poitrine,
Et c'est faire éclater, d'une hâte enfantine,
Sur nos fronts comprimés par quatre ans de malheur,
L'hommage flamboyant et pur des trois couleurs.

Drapeau joyeux, drapeau sacré, drapeau de gloire
Qui couvres de tes plis un morceau de l'histoire,
Drapeau de nos aïeux, drapeau de notre orgueil,
Sombre drapeau d'exil, clair drapeau de l'accueil.

Infrangible drapeau sur l'univers qui bouge,
Drapeau de nos vertus, drapeau noir, jaune et rouge,
Qui portes dans le vent le témoignage ailé
Des trésors que les ans nous ont accumulés.

Noir des terrils wallons, rouge du feu des forges,
Or fauve et ruisselant des fontes qu'on dégorge,
Front noir des travailleurs attentifs et têtus,
Et qui s'est imprégné des charbons abattus.

Jaune de l'or mouvant des moissons qui sont mûres,
Rouge du sang vermeil qui s'épanche des mûres,
Noir des terreaux féconds d'où monte la vigueur
Qui hausse les épis et qui gonfle les cœurs.

Rouge des soirs sanglants de lutte et de kermesse,
Jaune des ostensoirs qui dominant les messes,
Rouge des pommiers lourds en août dans les vergers,
Sous un soleil timide et sous des cieux chargés.

Rouge des vitraux peints des hautes cathédrales,
Cuivres étincelants sur la noirceur des stalles,
Jaune de notre foi, rouge de nos serments, [ments.
Noir de nos deuils cruels, noir des derniers tour-

Drapeau dont les couleurs semblent s'être fleuries
Des richesses et des parfums de la Patrie,
Dans la fête abondante où nos cœurs sont jetés,
Flotte, libre Drapeau, Drapeau de liberté.

Drapeau pareil à nous et qui viens de renaître
Te serrant dans mes bras le plus près de mon être,
Touchant tes plis soyeux d'un baiser frénétique.
Oh ! j'aime, j'aime en toi toute notre Belgique !

17 novembre 1918.

TABLE DES MATIÈRES

Sonnet liminaire. Au Roi 5

DANS L'OMBRE

La Nuit d'août	9
Paroles d'une Mère	16
Soir d'Automne	17
Devant un Canon capturé	18
Le Sac de Louvain	19
La Retraite.	22
Sourire de printemps	24
Un Lutteur	26
La Belgique reconnaissante au Peuple des Etats-Unis	27
Il reviendra	28
Les Conquérants	30
Sursum corda	31
Le Lusitania	34
Porcelaine de Chine	37
Sur la mort de Verhaeren	38
Les Paysans	41
Aux vieilles Mamans	43
Sonnet	45
Les Villes des Flandres	46

Complainte des Va-nu-pieds.	49
Arquelinade	52
Les Ailes rouges	54
Mort pour la Patrie	59

VERS LA LUMIÈRE

La Mort des Cloches	63
La Vision de Baal	67
Le Retour	74
Les Débâcles	75
Le Lion.	77
Victoire.	80
Le Drapeau.	82
Nos Soldats.	84
Reviens.	86
A la vieille Allemagne	88
Les Prisons	89
Aux Flamands.	90
Libre	91

